U d'/of OTTAWA
39003002268034

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lentreenespagn00gaut

L'ENTRÉE EN ESPAGNE

CHANSON DE GESTE INÉDITE

RENFERMÉE DANS UN MANUSCRIT

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-MARC, A VENISE.

Tirage à part à 50 exemplaires.

(Extrait de la Bibliothèque de l'École des chartes, 4e série, t. IV.)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

L'ENTRÉE EN ESPAGNE

CHANSON DE GESTE INÉDITE

RENFERMÉE DANS UN MANUSCRIT

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-MARC, A VENISE

NOTICE, ANALYSE ET EXTRAITS

PAR

LÉON GAUTIER

Ancien élève de l'Ecole des Chartes,
archiviste du département de la Haute-Marne.

PARIS

TECHENER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52.

1858

BIBLIOTHECA

PQ
1459
.E75
1858

L'ENTRÉE EN ESPAGNE,

CHANSON DE GESTE INÉDITE

RENFERMÉE DANS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE S. MARC A VENISE.

I

On a écrit l'*histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du dix-septième siècle* [1], et l'Académie française a montré quelle estime elle faisait d'un travail aussi original en décernant un prix à son auteur. C'est sans doute une grande et noble tâche que de faire connaître ou d'éclairer plus complétement les curieuses figures de ces étrangers qui ont subi l'influence de nos idées et les ont exprimées dans notre langue. Mais le travail de M. Sayous ne s'applique qu'aux deux derniers siècles. Qui donc écrira l'histoire de notre littérature à l'étranger depuis les origines même de cette littérature? Voilà un digne sujet que nous devrions bien ne pas abandonner à l'Allemagne, comme nous lui avons déjà abandonné le soin de publier les monuments de notre poésie nationale! Ce qu'il faut étudier, ce qu'il faut faire enfin comprendre de tous, c'est l'influence littéraire de la France s'exerçant victorieusement, il y a huit siècles et plus, dans toute l'Europe chrétienne! Ce qu'il faut montrer, ce sont toutes les nations néo-latines penchées vers la France et occupées à imiter tout ce qu'elle veut bien inventer en architecture, en littérature, en poésie surtout! Que de fois n'a-t-on pas répété déjà le texte trop fameux de Brunetto Latini? Sans doute ce texte est glorieux pour la France, et je comprends que des Français s'y complaisent; mais ils ont bien d'autres sujets de fierté. Est-ce que les *gestes de France*, traitées d'abord dans nos légendes latines, puis versifiées par nos trou-

1. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle*, par A. Sayous, ouvrage couronné par l'Académie française. (Librairie protestante de J. Cherbuliez, Paris et Genève.)

vères et nos troubadours n'ont pas été un sujet de prédilection pour les poëtes anglais, allemands et italiens? Est-ce que nous n'avons pas rajeuni, en les touchant, les légendes de la *Table-Ronde*, et un pareil rajeunissement peut-il s'appeler une imitation? Est-ce qu'enfin les romans de *Bretagne* ne sont pas tout aussi *nôtres* que ceux *de France et de Romme la grant*! Est-ce qu'on n'a pas imité partout, dans cette Allemagne, si nationale pourtant, et dans cette Italie, si orgueilleuse de son originalité littéraire, est-ce qu'on n'a pas imité presque servilement jusqu'à la forme même des chansons de nos poëtes lyriques du nord et du midi? Aujourd'hui encore le voyageur ne voit-il pas vendre aux portes des églises italiennes, comme aux portes des églises de la Bohême, d'informes petits poëmes, mais qui portent les titres populaires de nos romans, les noms glorieux de nos héros carlovingiens? Si loin que vous alliez, l'influence française y a passé plusieurs siècles avant vous, et c'est là la grande gloire littéraire de la France.

Mais on n'a pas seulement imité et traduit les romans français dans toutes les langues romanes et germaniques. Des étrangers ont écrit en français des romans dont le sujet était français : ils ont senti qu'ils ne seraient pas complétement populaires en Europe si, après nous avoir emprunté ces sujets, ils ne nous prenaient aussi notre langue. Ils l'ont défigurée, c'est vrai ; mais enfin ils s'en sont servis, et les preuves nous en restent. Chose étonnante! elles abondent surtout en Italie, dans le pays qui conteste avec le plus de dédain l'influence de notre littérature. Les Italiens se sont chargés du soin de nous justifier, et conservent précieusement dans leurs bibliothèques des ouvrages qui condamnent leurs prétentions, des poëmes écrits en français par des Italiens, et cela, du vivant de leur Dante, aux treizième et quatorzième siècles! Si national donc, si légitime que soit leur désir de prouver que nous sommes leurs débiteurs dans la poésie comme dans l'art, il faudra qu'ils le modèrent en lisant ces poëmes, et qu'ils confessent que, si plus tard, nous avons ressenti leur glorieuse influence, ils ont humblement commencé par accepter la nôtre.

Parmi ces compositions poétiques dont M. Guessard, a fait connaître dernièrement une des plus curieuses [1], conservée à

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, numéro de juillet-août 1857.

Venise, à la bibliothèque de Saint-Marc, je dois signaler en première ligne celle dont je vais donner l'analyse et qui est renfermée dans un manuscrit de la même bibliothèque.

Le manuscrit dont il s'agit porte parmi les manuscrits français le n° XXI. C'est un in-folio de trois cent quatre feuillets, qui se trouve dans un bon état de conservation. L'écriture est du quatorzième siècle; les miniatures sont très-nombreuses et placées le plus souvent au bas des pages. Le style assez large de ces miniatures et les caractères de l'écriture démontrent également que le manuscrit a été exécuté en Italie, mais il semble qu'il n'est pas l'œuvre d'un seul scribe, et je signalerai en particulier au fol. 229 r°, vers 11, un notable changement de main. On avait commencé à corriger la langue du poëme, comme il est facile de s'en convaincre aux folios 1 v°, 2 r° et v°, mais on n'a pas achevé ce travail. Enfin au fol. 1 r°, une main moderne a écrit : *Romanzo de Carlomagno*.

Les vers sont au nombre d'environ 20,000. Dans ses couplets monorimes, l'auteur a tantôt employé l'alexandrin, tantôt le vers de dix syllabes. Il va plus loin et ne se gêne pas pour mêler, dans un même couplet, ces deux espèces de vers. C'est une négligence que peu de nos trouvères se sont permise.

Que ce roman ait été non-seulement écrit, mais encore composé au quatorzième siècle, tout concourt à le prouver : la langue d'abord, où à travers mille italianismes on reconnaît les caractères du français de cette époque; puis la longueur du poëme et la prolixité du poëte, qui ne se contente plus de l'affabulation primitive des romans *de France*, mais qui invente de nouveaux épisodes, qui tâche d'intercaler partout où il y a place ses propres imaginations, et qui délaye celles de l'ancien poëte; enfin les digressions morales et les allusions fréquentes aux poëmes de la *Table Ronde* et notamment au *Saint-Graal*, allusions qui n'existent pas dans les romans originaux. Tous ces caractères se retrouvent dans le *Charlemagne* que Girart d'Amiens compila en France au commencement du quatorzième siècle. Notre poëme italien est sûrement de la même époque, mais sa composition a-t-elle ou non précédé la première publication des *Reali?* Nous sommes pour l'affirmative.

Quel est l'auteur de ce vaste poëme? On sait que pour bon nombre de chansons de geste il serait plus qu'indiscret de poser cette question. Mais ici l'auteur a été amené à nous dire sa

patrie et son nom, par cette vanité littéraire qui commençait alors à pousser dans les cerveaux des gens de lettres. Notre poëte était donc de Padoue, dans la marche de Trévise : il nous l'apprend au fol. 214 de notre manuscrit :

Mon nom vos non dirai, mai sui Patavian,
De la citez qe fist Antenor le Troian [1],
En la joiose marche del cortois Trevixan,
Près la mer, à .X. lieues, o il est plus prosan.

Malgré la modestie qui l'empêche, à cet endroit du poëme, de nous décliner son nom, l'auteur se ravise, et, dans les derniers vers, il nous révèle qu'il s'appelait Nicolas, ce qui assurément ne valait pas la peine d'être caché :

Et comme *Nicolais* à rimer l'a complue. (Fol. 304 r°.)

Mais à quelles sources a puisé notre *Patavian?* C'est encore une question facile à résoudre, grâce à son bavardage. Il a fait comme ce Girart d'Amiens dont nous parlions tout à l'heure : il a puisé à plusieurs sources.—Une nuit comme il dormait, l'archevêque Turpin lui apparut et lui dit : « Si tu veux gagner le « ciel, tu n'as qu'à rimer ma chronique. » Le ciel se gagnait alors bien laborieusement : vingt mille vers ! Nicolas de Padoue ne fut pas effrayé de le conquérir à ce prix, et pour l'amour de saint Jacques il se mit à rimer la chronique de Turpin avec un courage digne d'un meilleur sort :

L'arcevesques Trepins, que tant feri d'espée,
Enscrit de sa man l'estorie croniquée :
N'estoit bien entedue fors que da gient letrée.
Une noit, en dormand me vint en avisée
L'arcevesque méime cun la carte aprestée,
Comanda moi e dist, avant sa desevrée,
Que por l'amor saint Jaques fust l'estorie rimée,
Car ma arme en seroit sempres secorue et aidée ;
Et par ce vos ai je l'estorie comencée,
A ce qee ele soit entendue et çantée. (Fol. 1 v°.)

Notre poëte se fit donc un devoir religieux de suivre d'abord

1. Padoue prétend en effet avoir été fondée par Anténor, et croit conserver le tombeau et les cendres de l'illustre Troyen.

la chronique de Turpin; mais il ne la trouvait pas assez longue, assez détaillée, et dès le fol. 54 de notre manuscrit, il nous déclare que depuis l'entrée des Français en Espagne jusqu'à la trahison de Ganelon il suivra de concert avec Turpin deux célèbres clercs, Jeau de Navarre et Gautier d'Aragon, qui, dit-il, ont raconté les mêmes faits que le bon archevêque, mais qui les ont développés bien davantage, surtout Gautier : « Du reste, ajoute-t-il, nous « reprendrons le récit de Turpin à la trahison de Ganelon, car « c'est certainement dans son livre qu'elle est le mieux racontée. » Il ne nous reste rien de ce Jean de Navarre et de ce Gautier d'Aragon, qui avaient sans doute, à une époque assez rapprochée, brodé sur le canevas de Turpin de nouvelles fables bien faites pour affriander notre poëte. Quoi qu'il en soit, voici le passage de Nicolas de Padoue; c'est un des plus intéressants qu'on puisse rencontrer dans aucune chanson de geste :

Se dam Trepin fist bref sa lecion
Et je di long, bleismer ne me doit hon :
Ce que il trova bien le vos canteron.
Bien dirai plus à ch' in poise e chi non;
Car dous bons clerges, Çan-gras et Gauteron,
Çan de Navaire et Gauter d'Aragon,
Ces dos prodomes ceschuns saist pont à pon
Si come Carles o la fiore françon
Entra en Espaigne conquerre le roion.
Là comensa je, trosque la finisun
Do jusque ou point de l'euvre Ganelon;
D'iluec avant ne firent mençion,
Car bien contra Trepin la traïson
Que Guenes fist, li encresmé felon,
Com il vendi o roi Marsilion
En Ronceval Rollant et se baron.
Ces troi otor che nomé vos avon
Se sunt trovez de voir dir conpagnon;
Mais cil Gauter dist plus de nus autr' on.
Chi donque voult intandre par raison
Vient avant, car je loi dirai com
Li ber Rollant, le filz al duc Milon
Feragu oucist que tant estoit prodon,
Et les batailes che parcrouiée son,
En ver françois, n'a mot de Bergoignon,
Vos dirai totes par bone intencion.

Suit une miniature précieuse où le peintre a représenté trois clercs dont un archevêque, rédigeant leurs chroniques :

Aï avez comant le troi outor
Sont en accord d'un dit et d'un labor :
L'uns ne contrarie l'autre de nul collor.
Une novelle que viegne de longor
Com hom aporte o tri o quatre ancor,
S'adonc s'accordent les dos al prim ditor,
El quart contraire tenuz vient fableor ;
Car bien savomes que devant un rector
Plus d'un sol homes vient créu ploisor.
Se dam Tripin e le dui trovéor
Sont en acord d'un ovre et d'un tenor,
E par quoi donque les foibles jogleor
Cantent d'Espaigne et vont contre celor
Che troverent l'estorie?. .. etc. (Fol. 54 r° et v°.)

Ainsi la chronique de Turpin, les ouvrages inconnus de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon, telles sont les sources de notre auteur. Il y puise largement, trop largement, pour toute la première partie de son poëme qui s'arrête à la prise de Nobles et au retour de Roland dans le camp de Charlemagne. C'est là que commence une seconde partie, plus fabuleuse encore et dont on ne trouverait pas dans un autre poëme français les développements plus que singuliers. Notre *Patavian* était las de traduire des auteurs trop coucis, selon lui, même Gautier, qui pourtant avait écrit « *plus long* qu'aucun autre homme. » Ces récits d'ailleurs lui paraissaient fades et trop connus de ses lecteurs. Il fallait exciter de nouveau l'appétit littéraire de ses contemporains que des aventures vulgaires ne pouvaient plus réveiller. C'est alors que Nicolas se mit à TROUVER lui-même. « Le siége de Pampelune, » pensa-t-il, « dure plusieurs années, « et on a pas songé à nous dire ce que Roland fit pendant tout ce « temps. Quel heureux oubli ! Je vais moi, combler cette lacune : « je vais faire voyager Roland en Perse et en Palestine, je vais « lui donner un soudan pour allié, un autre soudan pour en- « nemi, etc., etc. » Et ainsi fut composée la dernière partie de notre poëme : elle répondait parfaitement au besoin des hommes lettrés de cette époque qui étaient lassés des anciens exploits de Roland et des douze pairs, et qui soupiraient après des nouveau-

tés. Le Patavian avait compris ce besoin, et c'est ce qui prouve déjà en faveur de son esprit. Mais est-il bien vrai qu'il ait tout inventé dans cette dernière partie de son poëme, ou ne fait-il que suivre l'exemple d'un autre poëte? Nous pencherions, à vrai dire, pour la première opinion, mais nous laissons nos lecteurs tout à fait libres de choisir la seconde, et nous voulons ici leur offrir seulement, comme pièce du procès, le passage de notre poëte où il annonce que désormais il ne suivra plus que sa propre imagination :

Se vos vorois entendre, je vos dirai encor
Cum Rollant pasa mere en tere alienor,
E com du roi de Perse fu loial servior,
Quant il fist la bataile en la loi paienor
Por la fille à soudans, Diones al frois collor,
Vers le Turc qe de force estoit superior, etc., etc.
. . . . . .
. . . . . .
Tot ce vos saurai dir, *ch'en sui estez houtor.*
Por voloir castoier li coarz et li van
E fer en cortoisie retorner li villan
E les retors de tere encroire en cosoil sau,
Me sui mis à *trover* dou meilor cristiau,
C'onques cist carter jogléors en roman
Ni qui mais donast robes ni cheval juteran.
Ce vos conte l'istorie, il fu le primeran,
Qe fist mener en destre destrier noir ne bauçan
E qe treist d'un vasel e .X. e .XII. man
Qe soloient mangier, com font li Indian, etc. (Fol. 213 v°.)

Pour nous résumer en quelques mots, nous dirons donc que notre poëme se divise en deux parties, naturellement séparées par la prise de Nobles : dans la première, l'auteur a suivi, en les combinant, les trois chroniques de Turpin, de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon; dans la seconde il a TROUVÉ lui-même.

Il ne nous reste plus qu'à fixer quel est le véritable titre de ce roman. Dès les premiers vers du poëme, il est facile de le deviner :

Par ces vers qui ci sunt poroiz oïr conter
Cumant le bons rois Carles, il e li doize per
Entrerent en Espagne por Rollant coroner
E le chemins Saint Jaques recorer..... (Fol. 1 v°.)

Et plus loin au fol. 54 :

> Si come Carles o la fiore françon
> *Entre en Espagne* conquerre le roion.

Mais le poëte est plus clair encore dans les derniers vers :

> Et comme Nicolais à rimer l'a conplue
> De l'Entrée en Spagne qui tant ert escondue. (Fol. 304 r°.)

L'Entrée en Espagne, tel est donc le titre que nous cherchions, telle est cette chanson de geste qui, dans le recueil des poëmes consacrés à Roland, trouve sa place naturelle avant le poëme de *la Prise de Pampelune*, avant celui de Roncevaux; tel est ce roman dont nous allons ici donner l'analyse détaillée et de nombreux extraits. Puisse ce travail consciencieux remplacer la lecture complète du roman qu'il ne nous a pas été loisible de copier en entier! Puisse l'analyse offrir, comme nous l'espérons, un riche ensemble de faits nouveaux aux historiens de la légende chevaleresque! Puissent enfin les extraits fournir au philologue de précieux exemples pour l'histoire de notre langue chez les peuples étrangers!

II.

L'*Entrée en Espagne* débute ainsi qu'il suit. On retrouvera dans ces premiers couplets les caractères qui distinguent tous les débuts des poëmes chevaleresques : on s'y fera aussi une idée de l'étrange barbarie de la langue :

> En honor et en bien et en gran ramenbrançe
> Et offerant par ce honor e celebrançe
> De celui che par nos fu feriç de la lançe
> Par trer nos e nos armes de la enfernal poissançe
> [Et par son] saint apostre qi tant oit penetançe
> Por feir qe cexuns fu en veraie creançe
> Qe Per e Filz, Espirt sunt in une sustançe,
> C'est li barons saint Jaqes de qi façon la mentanze ;
> Vos voil canter et dir por reme et por sentençe
> Tot ensi come Carles el bernage de Françe
> Entrerent en Espagne et por ponte de lançe

L'entrée en Espagne,
chanson de geste inédite
par Nicolas de Padoue.

—

" les criminaux pécez. p. 11.
" Et Oliver le duex de cui l'on parle tant
fol. 16. 17. p. 13.
" ~~Dieu en cist jour~~
Karlons - (Charles) p. 12.
" quar tele parce n'est pas c'un trespas
de vent
C'un poi de pluie abat atteg l'eqiuement,
Et s'est vien desus touz .....
tyrant d'amiens ..... p. 13.

suivi pendant trois jours. Saint Jacques lui est apparu et lui a rappelé qu'il avait jadis, à Vienne, fait le vœu d'aller *ostoier sur la gent de Tutelle* et de rendre libre le chemin des pélerins. Le temps est venu d'accomplir ce vœu. (Fol. 1, v° et 2 r°.)

Les barons n'accueillent pas ces paroles avec enthousiasme :

> En desduit herent mis de rivere et de bois
> Et à spendre et doner, ...
> A donoier pulcelles et dames en secrois.....

Bref, ces délices de Capoue les retiennent et Gales de Vermandois fait un discours assez insolent contre la proposition de Charles :

> « Qui tot veult, trestot perd, ce savez mantes fois... » (Fol. 2 v°.)

—Mais Roland se lève et se déclare pour la guerre :

> « Se Diex m'ait, fet Rollant, que ben parle Galés,
> « Il et cescuns qi sunt d'altretel voluntés !
> « Car qi dit son voloir non doit estre blasmés :
> « Dan Gales, ge voi bien qe une riens saciés,
> « Que nos vos conoisomes, (ne vos an corocés,)
> « Vos et vostre lignaje et comant nos amés.
> « L'onor Nostre Seignors ne amastes jamés :
> « Mal ait qi vos fist duc de son consoil privés ! » (Fol. 3 r°.)

Richard de Normandie partage l'avis de Roland, Ganelon lui répond :

> Come Rolant le vit, son parler redota,
> Li cor li dist acertes qe il demonstrera... (Fol. 4 r°.)

En effet Ganes conseille d'envoyer tout simplement une ambassade à Marsille :

> « Qi achever puet sans gere, sachiez qe bien sera.... »

On voit que Ganes est toujours pour la diplomatie. Roland ne pense pas de même, quand il tance les barons avec cette admirable vigueur :

> « Or oît bien, ce croi, sis ou cinc ans pasez
> « Q'en periloz repois et plains de vanités

« Et nos et tot c'estor sunt estez et regnés (*sic p.* remés)
« Et à deseriter les pobres orfaués.
« Les criminaus pecez sunt sor voz amassés;
« Les armes et les cors de voz sunt engagés,
« Au diables d'infers. Quant les rachaterés
« S'à cist pont orendroit ne vos entrepensés?
« Et je di et consoil qe le primer soiés
« A entrer en Espagne; ne plus mot non parlés,
« Ne vos amerai mays par vostre malvaistés.
« Mielz valt sovant taisir qu'estre trop averbés :
« Segnor barons, dist-il, q'estes ci asenblés,
« Remenbre vos la grant desloiautés
« Que nos a fait Marsille dès le tenz trespassés.....
« Barons, se vos éusse de mon dit agrevés,
« Pri voz que dou meillors intres vos avisiés.... »

Salomon soutient l'avis de Roland et demande que l'ost soit au plus tot réuni. (F° 4 v°.)

Le duc Naimes parle dans le même sens : Il faut, dit-il, faire couronner Roland :

« Trois conquises façomes, la prime en venjason
« De Deus, le rois cellestre, et de sa passion;
« La secunde por Carles, que l'on doit por reison
« Mantenir ses honors en qel part qe il son;
« La terce por cestui che moi senble à bricon
« Quant il veult contrefere li filz roi Philipon.
« Il a bien le voloer, mais trop li falt li don..... »

Enfin, ajoute Naimes, que ceux qui ne sont point de mon avis se lèvent. Tout le monde reste assis. (F° 5.)

Alors Gales de Vermandois va demander pardon à Roland d'une manière fort touchante :

Gales de Vermandois mist au col son baudrier,
Devant li cont Rollant se veit amenuillier,
En plorant de ses eulz li veit merci crier;
Et li cons lui pardonne, tant l'an prie Olivier. (Fol. 6 r°.)

L'expédition est décidée; les chevaliers vont s'armer dans leurs châteaux, et Roland profite de ce délai pour aller à cheval jusqu'à Rome en compagnie d'Olivier. Il se fait confier par le pape une armée de Romains qu'il commandera en qualité de *sénateur de Rome*. (6 v°.) Cette circonstance, qui se retrouve

dans les *Reali*, dénote l'origine relativement moderne du roman qui nous occupe.

Cependant Marsille apprend par ses espions les préparatifs des Français; il tient conseil, lui aussi, pour savoir s'il faut faire la paix ou la guerre. *Li beus Jonas de Cordes* parle le premier pour la paix. (F° 7 r°.)

Marsile, qui *fu bon nigromans*, écrit sur les bords d'un vase plein d'eau *les règnes de la terre*, puis il place un petit batelet sur cette eau. « C'est du côté vers lequel se dirigera ce bateau que Charlemagne a l'intention d'aller. » Le batelet s'arrête du côté de l'Espagne ; Marsile pâlit d'effroi. (F° 7 v°.) — Il se décide enfin à envoyer un *bref* à Charles. Les messagers païens arrivent à la cour de France le jour même où Roland arrive de Rome, et lisent le bref :

« Nos, Marsile, par la Dex grace..... etc. (Fol. 8.)

« Marsile, » est-il dit dans cette charte, « a appris les préparatifs de Charles. Où prétend aller ainsi l'empereur? Si c'est en Espagne, Marsile peut armer cent mille hommes et l'en prévient. Enfin il demande au roi de France de s'expliquer catégoriquement... » (F° 9.)

La réponse de Charles est pleine de fierté :

« A feir tot mes vengances venut est la vigille :
« Qi m'ont meffet non dorment, qe Karlons se reville!... »
(F° 10r°.)

Les messagers, de retour auprès de Marsile, lui font leur rapport :

Marsille les entent, ne oit ne jeu ne ris,
Un sospir a gités de parfont cor pensis..... (10 v°.)

Le roi païen, qui voit la guerre inévitable, confie dix mille hommes à son neveu Ferragus : « Surtout, lui dit-il, pas de bataille rangée. Enfermez-vous dans la forteresse, et contentez-vous de bien vous y défendre. » Les Sarrasins partent, et s'avancent massacrant tout sur leur passage. Les fuyards vont avertir les Français dans Blaives. (F° 11.)

Charles fait alors lever l'oriflamme qu'il a confiée à Baxuis de Langres ; puis il laisse en France comme bailli Anséis de

Ponthieu. (F° 12 r°.). Après quoi il *tramet ses brefs* à ses grands vassaux, et fait ses adieux à l'impératrice, qui lui demande en vain de partir avec lui.

L'armée française rejoint à Blaives Ogier qui donne des nouvelles des Sarrasins. Ogier dit surtout merveilles de Ferragus :

« Au segle n'a païens [ni] si fort ni si grant;
A mout grant paine li porte un auferant;
Dou legnaz fu, bien pert à son senblant,
De cil Gollie qe fu mort par l'enfant. »
Rollant respont : « Encor est si puissant
Diex en cist jors com estoit là devant [1].....» (Fol. 14.)

L'armée arrive aux *ports* ou défilés d'Espagne (14 v°). Les païens s'arment, et Ferragus sort de la ville. Il veut voir

..... Con se contient Rollant
Et Oliver le dux de cui l'om parle tant. (Fol. 15-17.)

Le neveu de Marsile envoie un message au roi, et propose un combat singulier avec Roland et Olivier : « S'il est vaincu, il cédera l'Espagne aux Français; s'il est vainqueur, il la gardera sans conteste. » — Au discours insolent du messager Norbredas Charlemagne répond avec modération que les Français ont des droits réels sur l'Espagne, et qu'après tout la victoire leur pourrait bien rester. Norbredas renouvelle son défi, et sort du camp. (F° 17 v°—20 r°.)

Charlemagne alors tient conseil. Ogier est d'avis de ne pas risquer un combat singulier, vu la force extraordinaire du géant. Mieux vaudrait, selon lui, une bataille rangée. Hestous raille la couardise d'Ogier, qui s'irrite de ces railleries et n'est apaisé que par Roland; mais, pendant que Roland reste à délibérer avec Hestous et le duc Naimes, Ogier, qui tient à prouver que son avis n'a pas été dicté par la peur, sort du camp et va provoquer Ferragus. Le combat s'engage, Ogier est battu et fait prisonnier. (F° 20-22 v°.)

1. « Quar tele force n'est fors c'un trespas de vent
« C'un poi de pluie abat assez legierement,
« Et s'est Diex desus touz où toute force apent,
« Et je l'aim, dit Rollant, et le croi fermement. »
(Girart d'Amiens, Biblioth. imp., anc. fonds français 7188, fol. 144 v°.)

Hotes veut venger Ogier : il est également vaincu par le géant et fait prisonnier :

> Li paiens l'a saisis par l'obers flameron;
> Ensi legerament lou tréist de l'arçon
> Con feit mere..... son petit enfançon.

Berenger, Anséis, quatre autres des douze pairs à la fois, l'archevêque Turpin, le duc Gérard enfin, vont tour à tour attaquer le géant et sont battus tour à tour. Charlemagne, dont les meilleurs barons sont ainsi prisonniers du païen, défend aux Français de passer le pont et de hasarder de nouveaux combats. (F° 23, r°—26.)

Olivier brave les ordres du roi :

> Nel puet nus home tenir ni arester,
> Le pont passa, irez come eengler.....

Combat d'Olivier et de Ferragus. Le *compain* de Roland est forcé de se rendre. (F° 27.)

Hestous veut venger son frère d'armes, mais après quelques minutes de combat il prend la fuite. Roland lui reproche sa lâcheté; Hestous, honteux, va se constituer prisonnier. (F° 21 v° —29.)—Ferragus lui demande si Roland ne se trouve pas au nombre de ceux qu'il a déjà vaincus : « Non, lui répond Hestous qui se met à faire l'éloge de Roland :

> « Feragu frère, estes vos confessé?
> « Se confes estes, mont fesis que senés :
> « Veez Rollant, veez plus que Erchulle. » (Fol. 30-31 r°.)

Ainsi, sur les douze pairs, onze sont emprisonnés, et Roland reste seul pour les venger. Il va faire ses adieux à l'empereur, qui cherche à le retenir par le plus touchantes paroles :

> Atant ech vos l'enperer corajos;
> Al frains le prist dou rice destrier ros
> Et larmoiant de ses oïlz andos,
> Li dist : « Biaus niés, et où aleroiz vos?
> « Vorez morir vers çil Ture diablos;
> « Che n'en resoigne, biaus niés, ne vos, ne nos.
> « Li .XI. piers a pris et Oger le pros.....
> « Se je vos pert ensi, remanrai sos,

« Cum pobre dame quant a perdu l'espos.
« Tornemes, frere, ou regne glorios,
« Car cist païs comance estre anoios :
« Je n'ai plus filz près ma mort, ami dos..... »

Mais Roland répond fièrement :

« Mon sir, fet-il, bel' Audain que dira?...
« Li autres pieres, et Ogiers qe fera?
« Che seul par moi sont venus jusqe çà;
« Se ge les les, Feragu n'en prindra
« Réançous nulle, mais qe tui les pendra.
« Jà, se Diex ploit, nus de moi ne dira
« Che fuïs soie, se caisons ne sera.
« De Feragu se voie bien peça a,
« Che grant estoit, meis se Jexu pleira,
« Vers la divine force vertuz n'aura ;
« Conbatrai lui, jà ne s'en estordra.
« Je vos comant à cil ch'en cros pena,
« Et vos proiez por moi, si lui plaera,
« Me dont conquerre ce glotons qe nos ha
« Pris nos barons qi par Diex servir va! »
Les douz paroles que li ber lor conta
De maint biaus oilz les larmes defunda..... (Fol. 31-32 r°.)

Enfin le roi laisse partir Roland. — Prière de celui-ci avant d'engager le combat :

Vers Feragu, le parant Golias,
Mist son cheval Rolant à petit pas;
Amont regarde et dist : « Tu qui penas
« Sor sainte crois, quant Longis pardonas
« Che demanda mercis de cors veras,
« Si voiremant comme tu escoutas
« Celui qui estoit en cros ton destre bras
« Che dist : « *Domine, memento mei*, las!
« *Quando in regno tuo eris*, » et tu tornas
« Les oilz vers lui et le reconfortas,
« Et disis : « *Amen, amen*, te di que tu seras
« *Hodie mecum* in Paradis veras; »
« Biaus sir, avant la none à boire demandas,
« Ce fu senefiance que tu soi te trovas
« De boire tost la mort par cui tu nos salvas ;
« Si voir cum je croi bien que tu resusitas,
« Si cum Diex et hôme, et o ciel remontas

« O jor d'esensioms, et après te mostras
« A tes de doçes apostres que se tenoient las,
« Entr'aus disis confort par sol dir : « *Vobis pas!* »
« Sir, ne vois pas querant ce que fist saint Tomas,
« Mais cum ferme creance sai que tu parueras
« En le novissime jor el val de Josafas :
« De paor trenbleront les bons et les malvas,
« Car tes mans et tes piez e ton flans mostreras.....
« *Venite benedicti*, » as asolus diras;
« E cels do lez senestre felos maléiras;
« En enfers s'en iront o n'i a jeu ne gas;
« Si com trestot ce croi, biaus sir, et tu le sas :
« Hoi, soies mon eschu contre cist Satanas
« Che par conbatre lui qui mi donast do mas
« Tant ardi ne seroie de remuer un pas.
« Mais si com tu is Diex e pues fier alt et bas,
« Hoi montre ton miracle, et si croi que feras.
« Or ne sai plus qe dir : si soit com tu voldras ! » (Fol. 32.)

Le combat commence entre Ferragus et Roland. — Bientôt Roland est étourdi par un coup du géant qui le croit mort et déjà l'emporte sur son cheval, sous les yeux de l'armée française. Charlemagne pleure avec tous les barons la triste destinée de Roland :

« Rollant amis, Rolant, mon conpaignon,
« Biaus niés, biaus frere, etc..... » (Fol. 33 r°, 34 v°.)

Cependant Roland revient à lui :

Vers Damediex a fait brief oraison :
« Sir, que Diex is et desendis del tron,
« Si com la vergne do lognaje Salamon
« Te porta en ventre, si con fe Diex et hom,
« Sire, por remenbrance de cele pasion
« Che par nos recevis entre li dui leiron,
« Hoi, me soies aidant contre cist Faraon
« Che mener ne me puse en l'areble prison,
« Et que j'en puse hoster cels qi par vos i son.
« Enchue, baron Sant Jaques, soies en jenoillon
« Devant Diex à proier de ma delivreson;
« Chi par toi suie pris, oi me rend geerdon. »
Quant l'oraisons fu de sa boche issue,
Fu la mervoille do sir Diex aparue :
En doble force le duc Rollant s'argue..... (Fol. 35 r°.)

En effet, Roland revient complétement à lui; il rassemble toutes ses forces et échappe à Ferragus. — Les deux guerriers, sur le point de recommencer la lutte, s'apostrophent par de longs discours à la façon des héros d'Homère. — Beau discours de Roland qui met l'Espagne au prix de sa défaite :

Respont Rollant o la cere grifaigne :
« Saracius frère, la conquise d'Espaigne
« Et d'Aragon en Jesu Crist remaigne.
« S'il lui plera, e toi e ta conpagne
« Pora petit vers la divine ovraigne :
« Tu non verais mais torner cele ensaigne
« O le flors d'or baloie en celestre campaigne. » (Fol. 36 r°.)

Mais la nuit est venue, on remet le combat au lendemain, et Roland rentre au camp. — Le lendemain matin, après avoir entendu la messe, le neveu de Charles passe de nouveau le pont pour aller se mesurer avec le Sarrasin. Ferragus s'arme de son côté; il est plein de présomption et s'écrie :

« Nul oiselons quant a treit l'abalestre
« Si tost non drece son voul vers la silvestre
« Com fara Carles vers son païs la teste..... » (Fol. 42 r°.)
Ist de la ville, vers nostre duc s'avance
Che l'atendoit par delez une estance :
Et quand il voit do paiens la senblance
Parceq'il soit de tiel desmesurance
De lui conbatre n'oit nulle repentance,
Mais si clame la divine sustance :
« Glorios piere, de qui toz biens comance,
« Je prant ceste houre e non de penetance
« De mes pechiés; e tu sais la fiance
« Que je ai senpre en divine puisance.
« Hoi ne me viegne le penser en falance
« Del ton secors o j'ai tante atendance
« Vers cist lions, che coma verte brance,
« Vient par deffaire ta digna predicance ! »
Alors se saigne le bier por grant sciance;
Plus n'i ot criz, ni parole, ni tance..... (Fol. 43 r°.)

Commencement du combat. Les onze pairs prisonniers le suivent des yeux en pleurant :

Devant la ville qe Naceron funda
Sont les barons o gaire d'amor n'a :
L'uns est por Crist qu[i] en la cros pena,
Et l'autre por la loi que Machon predica.
Feragu dist qe il demostrera
Par vive force que Damediex manda
Machon en terre et quant q'il nos mostra
Fu garisons de ceseuns q'el crea ;
Et Rollant dit que maufez l'ençegna
Quant il son Diex ne sa loi renoia..... (Fol. 47 v°.)

On voit par ce dernier passage combien est juste l'opinion de ceux qui représentent nos romans carlovingiens comme animés véritablement de l'esprit des croisades. Ferragus et Roland sont mis en scène comme les défenseurs de deux religions qui ne peuvent vivre à côté l'une de l'autre. — Cependant Charlemagne se tient à la tête du pont, qui suit avec anxiété les vicissitudes du combat :

Plore le roi e tient son chief enclin,
E voit Rollant guenchir le Sarazin ;
Lor croit il bien q'il soit pris de fin.
La dous mere Des apelle en ses latin :
« Ay ! vergne, fille do barons Joachin
« Par celle joie, roïne de haut lin,
« Que vos éustes de l'angle le maitin,
« Que vos nouça qe cil que n'aura fin
« Desanderoit, dame, d'entre li Cherubin
« Par vos ombrer, roïne de grant brin,
« Proïez vos lil entre li Sarefin
« Par moi pecable et par cil palatin
« Che par s'amor s'est mis en cist chemin..... » (Fol. 50 v°.)

Discours des deux champions qui se veulent réciproquement convertir. — Roland abat le cheval de son adversaire et descend du sien pour rendre la lutte égale. (F° 52 v°.)

C'est ici que finit la première partie du poëme, qui est empruntée à la légende de Turpin. La seconde partie va commencer, dans laquelle le poëte suit les chroniques de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon ; nous avons cité plus haut le curieux passage où l'auteur nous renseigne lui-même sur ces différentes sources de son travail. Nous ne sommes pas aussi bien renseignés dans la plupart des autres romans.

Reprise du combat entre Roland et Ferragus. — Il est de nouveau remis au lendemain. (F° 55 r° et v°.)

Le lendemain, après la messe chantée, Rolaud va de nouveau à la rencontre de son adversaire. Il brise la lance du géant, mais il est blessé. (F° 56 v°.—63 r°.)—C'est alors que les deux champions essayent réciproquement de se convertir :

« Jà, dist le duch, sainte vergne Marie,
« Secorez moi, car j'ai mestier d'aïe,
« Vers cist maufez qe ne vos ame mie,
« Car vostre fil e sa loi contralie. »
Dist Ferragus : « Oïez giant briconie :
« Tes Diex est mort e sa giant malbailie.
« Niant te vaut à fier lui proierie,
« Car à proier hom mort est folie.....
« Mais crois Machon, si ert ta arme garie. »
Respont Rollans : « Tu dis grant estuoïe,
« Car il fu Diex et home et fist humane vie;
« Pues fu il mort et par..... in vie;
« La mor de lui, veus t[n] que je te die,
« Fu pour salver et doner garentie
« A cels qu'estoient en la grant tenebrie.
« Se tu metises ma parola en oïe,
« Plus t'en diroie, mais tu fais gabarie
« Par le diable qui t'a en seignorie..... » (Fol. 63 v°.)

Le combat alors recommence. Ferragus, abattu par Roland, se relève et lui jette un bloc énorme de rocher : Roland pare le coup :

Par le grant colp tot se ploie en l'eschine
Si com l'enfans petit, plans de volpine,
Blande sa mère..... (Fol. 65 v°.)

Le neveu de Charlemagne court cependant de nouveaux dangers; au plus fort de la lutte, il s'écrie :

« Je moi commant à Diex l'espirital
« Che par ma mort sofri mort et traval. » (Fol. 66 v°.)

Mais Ferragus demande une trêve. Roland la lui accorde de bonne grâce, et dit :

« Che Diex vos dunt grace avant la vesprée
« De parvenir à la loi baticée! »

Prière de Roland :

« Glorios Pere, do legnage Davi,
« De par ta mere qe vergene parturi,
« Verginité mais ne sevra da si,
« Je nel croi, sire, mais si en sui tot fi..... etc.
« Vos pleisir feites, qan pues en voi me fi,
« De cil confondre, s'il ne soit converti ! » (Fol. 67 v°.)

Ferragus fatigué s'endort. Roland s'approche sans bruit, et, pour qu'il repose mieux, lui place doucement une pierre sous la tête :

« Je croi q'il dort, cist fil de Satanas. »
— En cele part s'en vient à petit pais,
Prist un peron. . . . . .
Se dune vousist, (nel tenez mie à gais),
Oucis oüst le Ture en esbepis (*sic*) ;
Mais nel ferot par tot l'or de Baudais ;
Li chief li leve sens mal et sens forfais
Et par itant c'il ne s'eveille pais
Mist li la piere, etc. (Fol. 68 r°.)

A peine Ferragus est-il réveillé que la discussion religieuse recommence entre les deux adversaires : Roland s'écrie le premier :

« Vos quatre Diex sunt feit par vos traïr,
« Par vos gaber et par vos escharnir ;
« Cels font vos armes as diable tolir :
« Mes s'tu voloies ces faus ydoles garpir
« Et croire Diex par ta arme garir,
« Tu me veroies aprestez d'obeir
« En totes coses qe tu fus à pleisir..... » (Fol. 69 v°.)

Ferragus ne demande pas mieux que de se convertir :

« Apariliez me sui de convertir..... »

Mais il veut qu'on lui eclaircisse ses doutes : « Qu'est-ce que Dieu ? » A quoi Roland répond :

« Diex fu tot tans et ne doit fins avoire ;
« Totes les coses que pues e non veoire
« Sont totes pleines de sa divine gloire ! »
Dist Ferragus : « Par mon chief, tu dis voire :

« Tot autretal trovons en nostre ystoire. »

Le géant alors continue et complète lui-même la réponse de Roland, d'après ses croyances qui sont en ce point celles des chrétiens :

« Diex fist le ciel et les angles, ce croi :
« Et le faus angles qe pensa tel desroi
« Fist eslongier de son ciel et da soi ;
« Et poi forma sur la terre li poi
« E mer et haire et feu et quant que voi.....
« En nulle rien ne mist ne main ne doi
« Fors seulement en l'ancestre de moi.
« Cil fist de tere por qu'il n'éust orgoi,
« De son costé li hosta cele foi
« Une des cotes, si te dirai por quoi :
« La fame fist e dist : « Je vos otroi
« Cist Paradis en joie et en scavoie ; »
« Ch'il acresissent et la monde et la loi. » (Fol. 69 v°, — 70 r°.)

Ferragus admet bien tout cela, mais il ne faut pas lui demander de croire à la Trinité ; il déclare ne rien comprendre à ce dogme. Voici la singulière image dont se sert Rolaud pour lui en donner l'iutelligence :

« ..... E se tu metes ta grant targe rohée
« Que j'ai de piere e fraite et pertusée ;
« Prant trei pertus, de ceus qe plus t'agrée ;
« Devant le sol soit [ta] targe to[r]uée :
« Verais troi sol, et, quant tu l'ais hostée,
« Un sol remant, ce est cose prouvée.
« En eeste guise te soie demonstrée
« La Trinité en seul Diex sclarée !..... » (Fol. 71 r°.)

« Mais, dit Ferragus, l'enfantement d'une vierge, un dieu venant sur la terre et prenant notre corps, quels mystères effrayants, quelles difficultés !

« Le fil de Dieu, qe par nostre sustance
« Prist carn humaine par divine puisance,
« De fam, de soi oit il reconovance ?
« — Voir, dit Rollant, et travail, et pesance..... etc.
« Chi eist batesme prendra en ferme creance,
« Cil ert béez à la fere sentence,

« Quant ert monstrée et la cros et la lance
« O il fu mort par nostre delivrance!... » (Fol. 71 v°.)

Ferragus objecte surtout à Roland qu'il est impossible qu'un Dieu puisse mourir : belle réponse de Roland :

« ..... E ne fu il, dist le duc, biaus amis;
« Mais son sant filz que cars humane pris.
« Icestre cars oucistrent les Juïs,
« La déité dont il estoit enpris
« Ne mori mie, mais sol cil crocifis.
« Oil, vit Diex claveler son chier fis
« Che flagelez estoit dou pié al vis,
« Tote la nuet gabé et escarnis
« E coronez de mauvaus espis
« Que pasoient de ci eu la cervis.
« E un avogle que pues fu repentis
« Par mie le flans le feri d'un esplis.....
« Si grant pitié dou Fil al Piere pris
« Ch'il pardona pichiers et peceris;
« Le pechiez prime dont Adam lui forfis
« Fu celui point pardonez et remis;
« Ch' après la mort se parti l'esperis,
« Ala an enfer, si en treist les cheitis,
« Par la main destre seisi le nostre antis;
« Lor fu il si remenbrant et apris
« Ch'il dist : « Ce est la main de toi qui me seisis, »
« Puis les mena trestut en Paradis..... » (Fol. 74 v°.)

Ensuite Roland explique au Sarrasin la résurrection de Jésus-Christ. Son explication, toute symbolique, est très-précieuse à recueillir; elle éclaircit encore davantage un point que le P. Cahier avait déjà savamment éclairci dans sa monographie des verrières de Bourges. (*Vitrail de la* NOUVELLE ALLIANCE, *troisième médaillon*, *premier sujet*.) C'est la comparaison, prise dans les anciens Bestiaires, de Jésus-Christ ressuscité par son père le troisième jour, avec le jeune lion que sa mère enfante sans vie, et qui reste ainsi, trois jours après sa naissance, aveugle et sans mouvement; la lionne le pleure déjà, quand arrive le père dont le seul souffle le ressuscite :

« Une nature a en lor li lion,
« Car le lione, quant a feit le faon,
« Tot mort le feit terz jors isca de lon

« En le terz jors cort le per de randon :
« Sor le filz huce troi fois à si fier ton
« Che li filz lieve maintenant contremon.
« Le sir dou monde trop plus croire devon
« Che crea home, bestes et oiselon,
« Ses filz, qe mais n'avoit feit mesprison,
« Que por bien faire fu mort en traïson,
« Puet surecir, ensi com nos lison,
« A un jornal en celeste reon,
« A destre lez dou Piere en aquilon! » (Fol. 75 r°.)

Ici se termine cette longue discussion[1] dont nous avons seulement donné quelques extraits. Au quatorzième siècle les poëtes

1. Ces querelles théologiques, je n'ai pas besoin de le dire, se retrouvent dans un certain nombre de romans carlovingiens. On en peut lire d'analogues dans les chansons de Fierabras, de Guillaume d'Orange, etc., etc. Girard d'Amiens, qui, au commencement du quatorzième siècle, compila en trois parties les légendes et les événements historiques relatifs à Charlemagne, Girard d'Amiens met aussi en scène Ferragus et Roland, et les fait converser plus longuement encore que notre poëte italien; on voit du reste assez clairement que les deux auteurs ont puisé à la même source et traduisent le même texte. Le poëme de Girard est resté inédit : nous en donnons ici, comme sujet de comparaison, un fragment emprunté à la discussion de Ferragus et de Roland :

Après li demanda : « Rollant, quel Dieu creez,
« Vous et votre François, et quele loi tenez ? »
Rollant dit : « Nostre loy est la crestientez
« Duot chascuo de nous est en fonz regenerez,
« Pour servir Jhesu Christ qui est nostre avouez
« Et en qui trouvée est et foy et charitez;
« Par quoi jà ses commaoz n'iert de nous refusez.
« Por lui nous combatons ainsi que vous veez,
« Et à toi me combat por ce que mescreez
« Le doux roi Jhesu Christ qui de virge fu nez. »
Et le jaiant li dist : « Vassal, or me contez
« Qui peut estre cil Christ dont vous tant me parlez ? »
Et Rolland respondi comme bien atemprez :
« C'est le douz Jhesu Christ qui, pour nos sauvetez,
« Vot de mere estre nez, por ce que rachetez
« Fust li monz de son sanc, qui lors estoit daupnez.
« Por quoi pour ses amis volt estre à mort livrez
« Sus en la sainte croiz et dusqu'à mort meoez
« En taot comme durat en lui humanitez,
« Mes au tierz jour refu de mort resuscitez
« Et à destre de Dieu soo pere es ciez montez...
« Et sachiez qui le croit, il est bonéurez,
« Et cil qui ne le croit en enfer ostelez, etc. »

(Bibl. imp., anc. fonds franç. 7188.)

étaient aussi diffus qu'ils savaient être concis au douzième et avant. On pourra comparer, pour s'en convaincre, les extraits qui précèdent avec les passages analogues de la chanson de Roncevaux.

C'est alors que Ferragus, effrayé, veut fuir le combat, mais Roland le presse, et bientôt le géant tombe mortellement frappé :

> Cil gete un cri, l'esperit s'en est alé :
> Celui l'enporte qe bien l'a gaagné..... (Fol. 79 r°.)

Prière de Roland après sa victoire :

> Vers Oriant s'est tantot jenoillé,
> Tendi ses mans ou roi de majesté
> E, larmoiant de joie et de pieté,
> Dist autemant : « Tu soies mercié
> « Ch'is Diex et home et fus de vergne né !
> « Ancue ais bien ton miracle monstré,
> « Homeis seront le chetis delivré
> « Que par toi sunt en grant dotance esté ! » (Fol. 79 r°.)

Puis le chevalier se tourne vers le corps inanimé de Ferragus et lui adresse la parole :

> . . . . . « Ferragu, bien te di,
> « Que bien me poise quant te voi mor coisi.
> « Encore t'aüsse volenter converti
> « Et non auroient ta arme li Diex nemi ;
> « Or ais perdu le cors e l'arme ausi.
> « Tu pur cuidoies Jesus fust endormi ;
> « Men esciant, tes diés te sont fali ! » (Fol. 79 r° et v°.)

Les Français viennent voir le corps énorme de Ferragus étendu par terre. Charles enfin apprend l'heureuse nouvelle :

> Le roi l'entend, si fort s'en esjoi,
> Ses jenolis nuz contre terre flati,
> Ses capiaus oste, vers Diex ses mains tendi :
> « Glorios pere, à toi en rend merci :
> « Plus qe ne sui daigne, m'avés servi ! »

Les Sarrasins cependant s'enfuient en Aragon, et ceux qui restent dans la ville offrent aux prisonniers de se rendre et

de capituler. (Fol. 80 r°, 81 r°.) Olivier consulte Roland à ce sujet : « Il faut les baptiser, » dit Roland. « C'est la condition « de la paix. » On porte à l'empereur les clefs de la ville. Charles, sur le point de partir pour aller mettre le siége devant Pampelune, propose à son neveu de le faire couronner de suite ; mais Roland, avant d'épouser la belle Aude et de porter couronne, veut achever l'entreprise d'Espagne. (Fol. 85 r°.) Baptême général des infidèles; grandes fêtes et *baordes*. (Fol. 85 v°, 86 r°.)

Charles décide qu'un premier corps d'armée partira immédiatement pour Pampelune ; ce corps d'armée part en effet et arrive près de cette ville, sous la conduite des *convers*. (Fol. 88 v°.) Une troupe de Français sous les ordres de l'archevêque Turpin tombe sur des vachers et les massacre. Quelques-uns cependant échappent et rentrent dans Pampelune en criant : Aux armes ! (Fol. 90 r°.) Malceris demande son armure et réclame le secours de Corsabrin. (Fol. 90 v°.) — Corsabrin arrive : « Il faut, » dit-il, » attaquer Charles, sans plus tarder. » (Fol. 91 r° et v°.) — Le fils de Malceris, *Isorès*, s'arme de son côté; son père lui donne l'enseigne à garder. Les Sarrasins sortent de la ville. (Fol. 92 r°, 93 r°.)

Rencontre des Sarrasins et des Français; ceux-ci, trop peu nombreux, cèdent déjà, quand arrive à leur secours le vieux Gérard de Roussillon avec trois mille hommes. Bataille terrible où périt le frère de Corsabrin. — Les païens plient à leur tour. — C'est alors seulement qu'Isoré arrive sur le champ de bataille. —Exploits d'Isoré. — Combat d'Hestous et de Malceris ; Hestous est fait prisonnier. — La bataille continue. — Roland et Olivier sont sur le point d'entrer dans la mêlée quand Ganelon s'y précipite, qui décime les archers païens. — Isoré cependant lutte avec Anséis et le terrasse. —Olivier furieux s'élance sur Isoré, et lui donne un si rude coup que le jeune Sarrasin tombe sans connaissance :

> Une pomme granete à loisir se desgraine
> Avant que dou lever aüst vertu nuaine..... (Fol. 102 r°.)

Olivier poursuit ses exploits :

> « Avois ! escrie, Monjoie, Carlemaigne ! »
> A fors Rolans des autres flors egraine.....

Pendant ce temps, Isoré revient à lui, mais il est fait prisonnier

par les soldats d'Anséis. — Anséis lui crie de se rendre. Isoré refuse ; on le menace de la mort, il refuse encore. Roland arrive, et c'est à lui seul que le fils de Maceris consent à se rendre. — Roland envoie son prisonnier à Charlemagne. (Fol. 102-105 v°.) C'est ici que se place un épisode intéressant et assez heureusement traité dont Isoré est le sujet, mais où Roland est, comme partout, le principal acteur ; Isoré paraît devant l'empereur.

O piez l'enpereor estoit in genoilon
Isorez en ganbanz, bien resenble prison :
« Sire, dist il al roi, non seroit pais rason :
« Si suis pris en bataille deffendant ma meison.
« Roi, vos devez saver che je sui gentils hom,
« Car il est roi, mon pere, de droite nasion,
« Et sui fil la seror al roi Marsilion.
« Si m'a alie Rolant le fil Milon
« Que da prison en fors n'aura danacion.
« Je ai si grant fiance en le vostre renon,
« Qe portez de bontei le gant e le bastun.
« En l'amor·qe portez Rolant vostre baron,
« Qe ce qe il a promis, s'il fust plus rice don,
« Nel desolroiez, anchois vos ert de bon.
« —Tu dis voir, par mon chief! » a dit li dus Naimon. (F. 105 v°.)

Cependant, à Pampelune, la mère d'Isoré est dans les larmes :

Ses blances mains destort et sa face gratine :
« Fil Isore, ce dit la Saracine,
« Se m'estes mort, huei la mort me termine!
« Por vos morai, mon planet le destine.....
« Hai! frer Marsile, la vostre honor decline..... » (F. 107 r°.)

Et s'adressant à son fils absent :

« Mal acomtastes le mari Harmeline,
« Gerart d'Aufrate qui nos fu la racine
« De cele mort qui desor nos chemine! »
Lors chiet pasmée la dame palatine.

Charlemagne apprend la défaite d'Hestous ; il tombe dans une de ces colères d'enfant que les trouvères lui ont souvent prêtées. « Il faut, pour venger Hestous, qu'Isoré soit pendu. » Isoré va de nouveau trouver Roland et se rend à lui une seconde fois, en lui rappelant qu'il a reçu de lui une promesse solennelle : « Vous

deviez non-seulement m'épargner, mais encore me protéger. »
La scène qui suit ne manque ni de naturel ni de grandeur :

« Sire Rolant, feit il (*Isoré*), à vos me rent
« Un autre foi, qui sui senz garniment.
« Proier vos venl, sire, foiblement,
« Por un prison qui ci sui sulement :
« Ne vos metés à rompre sagrament.
« Li rois, vos oncles, par bon comencement
« M'a menacés de pandre contrel vent,
« Com je l'éusse robé de son arcent. »
Rolant respont en riant doulcement :
« Il puet, biau frer, feir son comandement.....
« Aler m'en veul hoster cist garniment;
« Se mon seignor te feit engonbrement
« N'en porai plus, mais j'en serai dolent. »
Li roi encline et Girart ou poing prent :
« Alon nos an, fait il, sire parent. »
Dou trief s'en vont, Rolant li poingn li estrent :
« Gerart, fist il, se le cors ne me maut
« Oï avés chouses qe, se je puis brieument,
« Plus n'aurai onte por sofrir longement. »
— « Sir, dist Girar, ce ne dites vos mie;
« Qui vos lohast ce seroit estoucie. »
Dist Oliver : « Le roi feit vilanie :
« Qui l'en consoile feit ancor plus folie. » (Fol. 109 r°.)

Roland se retire, comme Achille, sous sa tente, et déclare qu'il quittera le camp si l'on fait mourir Isoré. — Charles, de son côté, déclare qu'il ne fera grâce à Isoré de la vie que si le roi, son père, veut rendre Pampelune. Isoré, en autre Régulus, dit qu'il priera lui-même son père de ne pas rendre la ville. D'ailleurs, ajoute-t-il, Malceris n'y consentira jamais. (Fol. 110 v°.)

Enfin on se décide à faire l'échange d'Isoré avec Hestous, qui, comme on le sait, est prisonnier de Malceris. Gautier d'Orbin,

Qui bien savoit d'Espagne le latin,

est chargé de négocier l'affaire à Pampelune. — Les Français commencent par renvoyer Isoré à son père, et Roland l'accompagne jusqu'aux portes de la ville; là ils se disent adieu :

Dist Ysorés : « Jantil duch de Clermont
« Torne vos rier. » Et li ber li respunt :
« De moi vos mambre! » A cist mot s'en revont. (Fol. 121.)

Isoré délivre à son tour et reconduit Hestous, qui est reçu avec enthousiasme dans le camp français. Ici se termine l'épisode d'Isoré. (Fol. 125 r°.)

Conseil tenu par Charlemagne. Ernaut de Belande, oncle de Roland, montre les dangers qu'il y aurait à attendre, avec une si faible armée, l'attaque combinée de Malceris et de Marsile : « Il serait bon, » dit-il, « de nous fortifier. » (Fol. 127-128 r°.)— Cet avis est approuvé, et l'on se met de suite à la besogne. On fait travailler les *garçons* du camp, Flamands, Normands, Bretons, etc. Les montagnards Thiois sont chargés de porter le bois coupé aux Français : cette fonction les humilie, ils se révoltent, ils veulent quitter le camp durant la nuit; mais l'un d'eux éprouve des remords, et va révéler le complot à Charlemagne. (Fol. 128 v°, 130 r°.) Les Thiois partent en effet pendant la nuit, mais ils sont enveloppés par les troupes du roi et par celles des douze pairs. Leur duc, Herbert, s'enfuit; Salomon court à sa poursuite avec d'autant plus d'ardeur, que Charlemagne lui a fait croire qu'il s'agit d'attaquer un corps de Sarrasins. Dans cette persuasion, Salomon va massacrer les malheureux Thiois, quand tout à coup il aperçoit l'enseigne; il crie à ses hommes :

.... Arestés vos, signor,
« Car cist sunt Cristiens par Diu le criator. » (Fol. 133.)

Le duc Herbert va se mettre à genoux devant Charlemagne, lui et ce qui reste des siens. Roland demande la grâce des rebelles. Hestous ajoute plaisamment :

« Sir, dist Hestous, bien vos sai consiler :
« Il me remanbre, quant je estoie scoler,
« Quant bien batuç m'avoit mastre Berner :
« Aléç tantost, disoit il au derer,
« Je vos pardon, pensec de l'amender. »
« Tot si poeç as Thiois pardoner;
« Se bien gardeç des baron li afer,
« Sanglant en est, ce croi, plus d'un miler :
« Ce ne fu mie sor Paien d'outremer..... » (Fol. 136 r°.)

Bref, les prières de Roland et l'esprit d'Hestous triomphent du courroux de Charlemagne. Les Thiois reçoivent leur pardon, la paix est faite et le *fossé* construit.

Un chevalier de Roland, nommé Bernard, demande à aller

faire une reconnaissance jusqu'à la ville de Nobles. Il part sous le costume d'un pèlerin :

De capel aut e de velue pel,
De longe barbe fist tost son aparel. (Fol. 137 r°.)

Cette dernière circonstance, en apparence insignifiante, aura pourtant une importance réelle dans la suite du roman, et servira à y faire entrer plus naturellement l'épisode si curieux de la prise de Nobles.

On construit au camp de grandes tours roulantes, et l'on s'y prépare à une grande bataille. Pendant ces préparatifs, les archers païens surprennent les Français et brûlent deux de leurs tours. Un espion de Charles vient, en outre, lui annoucer que, le lendemain, sept mille Arabes doivent arriver dans Pampelune : c'est *Turquins, le fils Galais*, qui vient au secours des assiégés. — Charles confie quatre mille hommes à Olivier et à Roland ; ce dernier emmène aussi quatre mille Romains, et part avec son *compain* à la rencontre de Turquins (fol. 138 r°-145 r°). — Le pauvre Hestous est laissé à la garde du camp, ce dont il est mé diocrement satisfait.

Hestous s'en torne ireç cum liopart ;
Rolant s'en rit, le civaler gailart..... (Fol. 145 v°.)

Les Français sont en marche, mais ce n'est pas Turquins qu'ils rencontrent, c'est Malceris qui allait au devant de lui. Roland voit le danger ; les siens peuvent être enveloppés : il envoie demander du secours à son oncle. La bataille commence : exploits de Roland, de Turpin, d'Olivier et de Gérard.

Mais tant en sunt des feluns Seracin
Setante mil et plus en un traïn
Chi ferent d'aces, chi de brant acerin
Par droite force, ce conte li latin,
Sunt nos François geteç ors deu çamin..... (Fol. 149 v°.)

Les Français en effet sont en déroute et s'enfuient : le poëte les compare au marinier qui n'essaye pas de résister aux trop fortes tempêtes, et qui laisse aller sa barque à la grâce de Dieu :

Se or m'escoute mariniers o estormans,
Pans en son cuer, en sera remenbrans :

S'il vit la nies, dormuns, barch, ni calans
Anerer en mer quant il est redorans;
Puis vient traverse e si très fier tormans;
Che s'il ne veut noier cil ch'est dedans,
Il leve l'anere pensis e sospirans,
Mener se laise cil vent outre talens
E clame Deus e sa mer e si sans,
Car pou li vaut *l'argument tramontans;*
Et pur atent les orage plaisans.
Tot ensemant nos barons crestians.
Leisent la strée e sunt mostré fugans. (Fol. 149 v°.)

C'est alors que Roland, qui a perdu connaissance, est emporté sur son cheval *tot cuvers* et criblé de blessures. Olivier le rencontre ainsi et le croit mort :

« Perduç vos ai, flor de cevalerie!
« Terre d'Espagne, Damedeu te maudie!
« James ne istrai de paine ni de brie.
« Haï! Rolant, vostre dous conpagnie
« M'ont Saraçins hui tolte et ravie..... » etc. (Fol. 150 r°.)

Mais Roland revient à lui, et, tout d'abord, porte la main à Durandart pour s'élancer de nouveau dans la mêlée. Il n'est plus temps : les Français battent en retraite, et les Sarrasins rentrent vainqueurs dans Pampelune. (Fol. 151 r° et v°.) Roland, de retour au camp, reproche amèrement aux autres pairs de n'être pas venus à son secours : « C'est votre faute, » dit l'empereur à son neveu, « vous avez été trop imprudent :

« La vostre fam chi tot cuide engloutir
« Après mangier vos fera mal gesir..... »

Roland, furieux, se retire de nouveau sous sa tente, mais on le réconcilie bientôt avec Charles. (Fol. 151 v°, 153 r°.)—Conseil tenu par les Sarrasins dans Pampelune. *L'augalie d'Orient, chi oncle estoit Marsile et Baligant,* propose d'aller faire une diversion en Navarre, et de brûler tout le pays. (Fol. 153, v°.) Mais tel n'est pas l'avis de *l'amiral Fauseron,*

Qui tient Nobie où les gens noires sont.

« Il faut en finir avec les Français, » dit-il, « et c'est par une grande bataille que nous en viendrons à bout. Surtout, point de

retard. »—Cet avis est adopté; les païens s'arment; ils sortent de la ville, et les Français les aperçoivent au moment où la messe leur était chantée. Ils courent aux armes. L'empereur veut confier à son neveu le commandement en chef; mais Roland, qui se souvient des affronts que son oncle lui a fait subir, Roland refuse cet honneur. Charles, que ce refus remplit de colère, ordonne à son neveu de rester à l'arrière-garde. Les Français cependant se sont rangés devant les Sarrasins : une des plus terribles batailles d'Espagne va commencer. (Fol. 155 r°, 162 v°.)

Les Français fondent sur leurs ennemis et les deux armées rivalisent d'ardeur. Amiel tombe parmi les Chrétiens, Sinador parmi les Sarrasins. Un combat singulier a lieu entre Salomon et le jeune Isoré. Ils sont tous deux blessés, on les sépare. Malceris abat vingt Français autour de lui; Gondelbuef, vingt Sarrasins. (Fol. 162 v°, 170 r°.)

Iloc fu Gaynes corageus et loial.

On voit par ce vers que le poëte a respecté la tradition qui veut que Ganelon ait été irréprochable jusqu'au moment où un sentiment fatal de haine et d'envie lui fit commettre son grand crime; emporté par son courage au milieu des païens, il est fait prisonnier :

La fu pris Ganelon par delez un broal.
Sel nel secorust Carles, le frains enperial,
Jamais n'aüst traïs Rolant en Roncival..... (Fol. 170 r°.)

Charles arrive, en effet; il arrive avec vingt mille hommes. Il tue à lui seul une quinzaine de païens. Ganelon est délivré, et le duc Salomon peut remonter à cheval. Isoré cependant reste toujours blessé sur le champ de bataille :

Ysorez fu a pié qe tient s'espée nue
E navrez d'une plaie qe li dona cont Hue :
Mout li furent lointans cele gient mescreue.....
Pampelune regarde, durement la singlue :
« Sire Diex, ce dist il, q'ele ne soit perdue!
« C'onque si grant bataille non fu par hon véue.
« S'ancor vet cele ensaigne q'est derer remanue
« Où est la flor à or en celestre balue
« Et cele escharterie sor cele lance ague.

« C'est l'ensaigne Rolant, je l'ai bien conéue.
« Hoi auront fez Paiens une malvaise isue,
« C'après le cop Rollant james hom non manque ! » (F. 170 v°.)

Isoré parvient ainsi à se traîner jusqu'à l'enseigne des Sarrasins, et, les yeux toujours fixés avec effroi sur celle de Roland, qui brille à l'arrière-garde, il adresse de violents reproches à l'amiral Fauseron qui a fait engager la bataille. (Fol. 170 v°. 172 v°.) Fauseron, du reste, est bien puni de sa témérité : il est poursuivi par le duc Naimes et abattu par lui. (Fol. 174 r°.)— Nouvelle mêlée : partout les Français sont vainqueurs et les païens s'enfuient. La victoire va rester à Charlemagne. (Fol 176, r° et v°.)

Roland se prépare à marcher avec son corps de réserve pour achever la défaite des Sarrasins, lorsqu'il voit venir à lui ce chevalier qui avait été faire une reconnaissance à Nobles, ce Bernard qui porte encore ses habits de pèlerin, « Ais tu bien esploité ? » lui demande Roland :

. . . . . « Oïl, par S. Martin,
« Car Noble vos donrai demain à le maïtin. »

Bernard alors se met à raconter son voyage : « Tous les habitants de Nobles, dit-il, sont sous les murs de Pampelune ; il faut à tout prix que nous nous emparions avant le jour de cette ville sans defense. — Que faire? dit Roland. — Profiter de l'occasion et marcher de suite sur Nobles — Mais Charles? dans le cas d'une défaite, je le laisse sans secours...—Si vous ne prenez pas Nobles demain, jamais vous ne la prendrez. — J'irai donc, s'écrie Roland, mais je fais une folie. » (Fol. 177 r. et v°.)

Le neveu de l'empereur met alors son corps d'armée en mouvement, et tous les pairs le suivent sans savoir où ils vont, car Roland n'a communiqué à personne son projet, pas même à son fidèle Olivier.

Hestous le duc de Lengres Oliver regarda :
« Jà verois, fet il, vos où eist fols alera;
« Jà verois que bataille son oncle garpira
« E menra nos en leu o mais non estordra. »
Oliver respondi : « Diex set qe divira :
« Avegne ce qe poet, qe mun cors n'i faudra ! » (Fol. 178 r°.)

Voilà en effet les Français sur le chemin de Nobles : « Où allons-

nous? » se demandent-ils tout bas, et personne ne le peut dire. Il est fâcheux que la langue de ce poëme soit si mauvaise, car on y trouve un assez grand nombre de passages remarquables. Rien n'est mieux peint, par exemple, que cette route silencieuse des barons à travers un pays inconnu, vers un but ignoré ; ils traitent Roland de fou, mais ils le suivent, et subissent son influence, tout en la maudissant ; pas un de ces fiers soldats n'ose même lui adresser une demande, et tout à l'heure ils se feront tuer pour lui :

Par delez uns boscage ont la plagne pasée,
Del tertre de Jerome poierent la montée.....
D'autre part descendirent en l'ascure valée ;
Par une gaste lande s'est l'ost achaminée :
Bernars bien les conduit qui savoit la contrée.
Les baruns cevalcerent cescuns teste basée ;
Ne savent en quel part soit lor voie adrecé[e].
Li uns regardent l'autre coiemant, à celée ·
« E Diex! feit l'uns à l'autre, cum feite desevrée
« Feit Rollant de son oncle, sainte Vergen loée !
« Par lui puet encui estre tote l'ost perillée.
« Quel part alomes nos? Où est nostre oubergée?
« Ne troveromes terre ne soit deseritée. »
Al trespasser d'une eive se fu l'ost arestée :
Avant que tote l'ost soit d'autre part pasée,
S'auroit maintes paroles dites et divisée. (Fol. 178 v°.)

Enfin Olivier se hasarde à questionner Roland :

« Queil part nos ameinrais? Où feruns albergage? »
Dont l'a gardez li quens très par mi le visage ;
Respondi lui parole dont oit ire et ontage.

Et il refuse de lui dire quoi que ce soit. Olivier questionné par les autres pairs, leur répond simplement :

« ..... Mais rien n'en m'a géis,
« Mais que cescuns soit preus, corajos et ardiz
« Con cels qui vont trover lor mortals anemis. » (F. 179 v°, 180.)

La scène se transporte au camp français. L'armée revient victorieuse :

Carles, au primer cef, cum hom entalentés,
Le branc tient en son poing roge et ensanglentés.....

« Où est Roland? » demande l'empereur. On s'aperçoit qu'il est parti; grande colère de Charlemagne :

« Par cil Diex qu'en la cros sofri paine et moleste,
« N'ala si Galaaz par le Graal en queste
« Con je ferai par lui en plains et en foreste! » (Fol. 181 v°.)

Voilà une de ces allusions au Graal, qui sont nombreuses dans notre poëme! Voilà encore un signe évident de sa compotion relativement récente. Dans les chansons de geste primitives, on ne trouverait pas ce mélange des traditions Carlovingiennes et des souvenirs bretons.

Cependant les Sarrasins attaquent une dernière fois l'armée française; le désordre se met dans les rangs chrétiens, les soldats de Charles prennent déjà la fuite; mais, par un dernier et puissant effort, ils reprennent enfin le dessus et poursuivent les païens jusqu'aux portes de Pampelune. (Fol. 182 r°, 184 v°.)

Le poëte ici revient à Roland et à ses vingt mille hommes qui cheminent toujours vers Noble. (Fol. 185 r°.) Bernard explique aux barons quel est le but de l'expédition. On surprend la ville; Bernard meurt dans la première rencontre avec les Sarrasins, le duc Gérard est grièvement blessé; l'archevêque Turpin se distingue par d'héroïques exploits, et le comte Engelier est fait prisonnier avec cinquante Français. Mais enfin les chrétiens sont vainqueurs; le vieux Gilaru, qui gouvernait la ville, est tué dans la mêlée, et Filidès, celui de tous les chefs païens qui s'est le mieux conduit dans la bataille, Filidès propose la paix. — Roland la lui accorde, mais il exige que lui et les siens se fassent baptiser. Cette condition est facilement acceptée. Un grand banquet réunit les vainqueurs et les vaincus dans le palais de Noble, sur les murs duquel sont représentés les exploits d'Alexandre. (Fol. 185 r°, 202 v°.) Mais, pendant le banquet, on signale l'arrivée du père de Gilaru, Folquenor, qui revient de Pampelune avec les secours nouveaux qu'il a reçus de Baligant. On s'empresse de baptiser Filidès, et Roland donne la ville de Noble à Olivier :

Oliver descendi dou cheval de son grés,
Merci li en va rendre, beiser li volt li pés,
Mais li quens le retient qe li dist : « Sus estés. »

Olivier pourtant ne veut pas garder la seigneurie de Noble; il

la cède à Filidès. — Puis, Français et *convers*, tous ensemble font une sortie contre Folqenor :

> Le jor fu biaus et clers à cele comensaille,
> Endroit ore de vespre comencent la bataille..... (Fol. 206 r°.)

Combat singulier de Filidès contre Nobliaus, le fils de Gilaru. Ce dernier est tué, mais Filidès est blessé ; Roland le confie aux soins de ses deux *mires*, Casans et Godefroi. (Fol. 207 r°.) Puis Roland tue le païen Landrais :

> Paor orent paiens quant perdirent Landrais,
> Le uns dist contre l'autre : « Or n'est il mie gais. » (F. 210 v°.)

Mêlée générale. — Les païens sont mis en fuite, et Olivier tue Folqenor. — Les Français avec leurs alliés et leurs prisonniers rentrent dans la ville. — On baptise tous les païens :

> Mais tot ce ne fu feit en nuef jor ne en dis.....

Filidès devient le *sire* de tout le pays, et, Girard étant revenu à la santé, les Français partent de Noble pour revenir au camp sous Pampelune. (Fol. 211 r°, 213 r°.) Annonce des événements qui vont suivre :

> Homeis esforce ystorie et sermons bien rimé
> Tot si come Carlons dou guant pesant feré
> Feri Rollant el vies dont il fu sangleté,
> Porquoi parti de lui à loi de corocé
> Dont mout en fu le rois de ses barons blasmé
> Et il méisme fu irez et adollé..... (Fol. 213 v°.)

C'est ici que se termine la première partie du roman, où l'auteur a suivi et combiné entre elles les chroniques de Turpin, de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon. Dans la seconde partie, nous dit-il, il n'empruntera plus rien à personne, il *trouvera*, il sera *auteur*. Nous avons cité au commencement de cette notice le curieux passage où nous sommes mis par le poëte au courant de ces secrets de la composition littéraire. Voici maintenant le résumé du reste de sa *chanson* qu'il nous fait ici, par avance, suivant la coutume des trouvères :

> Se vos vorois entendre, je vos dirai encor
> Cum Rollant pasa mere en tere alienor

E coïn du roi de Perse fu loial servitor
Quant il fist la bataile en la loi païenor
Por la fille à soudans, Diones al frois collor,
Vers le Turc que de force estoit superior :
Pelias oit a non, mout avoit de valor.
Oiroiz comant Sansons, le fuiz à l'aumansor,
Mist amistez en lui qe dura jor en jor
E si vos cantera com il fu avoheor
Dou grant regne de Persse par son sotil labor,
Esconfist Malgidant e sa gient en estor
E prist Jerusalem; . . . . . .
. . . . . .
Encor vos dirai, se tant vorois sofrir,
Com il fist le soldant e son fil convertir
Quant il trova Ugons qel stoit alez querir.
Oirez com à soi quart se mist à departir
Quant il trova l'armite qe lui dist tot à tir
Quant il devoit durer et quant devoit morir.
Mais sor tot autres coses vos pora abellir
La joie qu'en fist Carles quant le voit revenir.
Se por loer devroie totes ses huevres dir,
Il vos anoieroit, je le sai sans fallir :
Neporquant il devroit a tote gent ploisir,
Car la bontié Rollant ne fait bien à tesir.
Pues qe de ses bontez sui mis à discourir
Dou tot les canterai, ne m'an poies retenir. (F. 213 v°, 214 r°.)

Si donc notre auteur est ennuyeux et long, c'est à la renommée de Roland qu'il faut nous en prendre. Si Roland n'eût pas été si parfait, ses historiens ne seraient pas si bavards. Il faut donc se résigner à leur prolixité. — Nous connaissons maintenant le sommaire de la seconde partie : le merveilleux y abonde et l'imprévu : voyons comment le poëte a su le développer :

Biaus fu le jor et le solel luisant.....

L'armée de Roland, toute chargée de butin, entre triomphalement dans le camp de l'empereur, enseignes déployées, au son des *timbres* et des tambours; Charlemagne, en apprenant ce retour, laisse éclater sa colère :

Li cors li enfle d'ire et de mautalent,
Demandier list Rabiax et Guinimant
Et bien des autres meilors enjusque .C.;

Dist lor le roi : « Savez qe vos comant :
« Soiez ci droit tantost com vos demant :
« Quant ci venra cist grant sire d'Anglant
« E vos verrois qel ferrai de mon guant,
« Coupez le tot as espées trençant..... » (Fol. 215 r°.)

Mais c'est là une terrible mission ; les barons se promettent bien de ne pas la remplir :

« Par Saint Denis, font il, qe ne feron !
« E donc n'est il Rollant li canpion
« Qe nos mantient en peis et en reison ? »
Respondi uns : « Par li cors Saint Simon,
« Je ai lessé un fils à ma maison :
« Anc le ferroie sor le chief d'un baston
« Qe je disis Rollant un mal sermon. » (Fol. 215 v°.)

Roland, malgré le conseil des onze pairs, se présente alors devant le roi :

Devant ses piez en jenoillons s'estant,
Saluez l'a : « Dou piere, roi amant, »
De sa vitoire le voloit feir present,
Mais l'enperere n'i lesa dir plus avant,
Ançois li dist : « Dan culvert mescreant ! » (Fol. 216 r°.)

L'empereur frappe son neveu de son gant au visage, et ordonne aux chevaliers de le frapper. Ceux-ci n'en font rien :

Si Rollant fu irez je ne demant ;
En piez saili e mist la man au brant.
Le rois ferist, quant il fui remenbrant
Qe il l'avoit noriz petit enfant.
Del treif s'en ist honteus e sospirant,
El destrer monte, l'escu et l'aste prant,
Les laces ferme de son heume luisant ;
Ensi des host belement galopant.....
Anz q'il retort, par le mien esciant,
De lui véoir seront plus desirant
François et Carles qe mer de son enfant.....
. . . . . .
Ne put parler tant grant ire l'engraigne,
Et quant il parle, si se fist cros et saigne :
« E Diex ! dist il, qe is de tot çavaraigne
« Qe cil venture m'avient par bone ovragne.

« Tel honte m'ave ors e tiel desdaigne
« Que je n'i sai cum l'arme ou cors remaigne.
« Gerpir me feit li rois ma douz conpaigne;
« Miels veul morir qe je li ensaigne
« Se je riens li valloie en la gere d'Espagne! »
. . . . . .
Ces braces lui batent par mi son garnimant;
A soi méisme se demente, disant :
« Ai! hom gravez de paine e de tormant
« N'auïs jameis repois à ton vivant
« E commençais de mout petit enfant
« A durer paine e estre travailant!
« Par la vertus dou Roy omnipotant,
« Pois je bien dir qe da mort fui aidant
« A cestui roys vers li fils Agolant [1]
(Fol. 217 v°.) « Ke lui m'oit laidi ensi vilainemant.
« Oliver frere, à Jhesu vos comand,
« Hestos de Lengles et tout mes bienvoilant!
« Ne moi verés, ce croi, a mon vivant. »

Et se tournant vers son cheval :

« Ceval, feit il, de toi ai peté grand
« Quand te devroit cercer ton sarçant
« Et je te main por enci travailant! »

Cependant les onze pairs vont trouver Charlemagne pour le blâmer de sa violence :

Primer parole Hestos li poignéor :
« Dam roy, dist il, qe fais scenblant de plor?
« Quel part ais tu mandé li mon segnor,
« Qe l'ais feru, ce disent li pluisor.
« E cist le bien, e le grée e l'honor
« Qe [tu] nos portes? Qe estais en sejor,

1. Le fils d'Agolant s'appelait Yaumont; il fut tué par Rolland à la grande bataille d'Aspremont, où le neveu de Charlemagne venait d'être *adoubé* chevalier. Cette bataille, cet *adoubement*, ces débuts de Roland, sont le sujet de la *Chanson d'Aspremont* ou *d'Agolant*, que notre poete italien ne pouvait manquer de connaître, soit par l'original français, soit par de nombreuses traductions et imitations italiennes. Les *Romanzi d'Aspramonte* sont encore très-nombreux dans les bibliothèques d'Italie, et nous possédons à la Bibliothèque impériale un texte français du même roman, dont la langue est aussi italianisée que celle de notre *Entrée en Espagne* (anc. fonds franç. 7618).

« [E] nos conquirons le cités e li bor;
« As gran peril de bataile e d'estor
« Somes devant li primer feridor;
« A mort alomes por esamplir t'honor
« Trop bien nos ai meris en cestui jor
« Quand cist por cui avons force e valor
« S'en veit irés; Diex soit de son retor!
« Mout l'ais trové ancui plain de douçor
« Por celui sire c'un claime Redemptor :
« A moi, Karlon, ne val pas un tambor,
« Se tu m'aüse ferus par tiel labor,
« Bien qe sor moi en tornast la pejor,
« Poi te valsist dir qe eis empereor
« Que je ne te ferisse de mon brand de color! »
Lor moille Karles d'angose et de sudor,
N'ouse parler por ceus qe sunt d'entor. (Fol. 218 r°.)

On voit que le grand empereur joue ici un triste personnage. Mais, après les insolences d'Hestous, il lui faut subir encore les remontrances du vieux Girard et les reproches d'Olivier. Girard parle d'abord : « Tu ne dois pas oublier, » dit-il au roi, « que, si j'ai fait la paix avec toi, c'est à cause de Roland. Il n'est plus ici; je vais donc repartir pour le Roussillon :

« Encor me manbre (ne sui pas si veilard),
« Q'entre nos fu çà guere et de gent grant esart,
« Quant voleues destruir Renaut et Adelart,
« Madalgis le lairon e son cosin Guiçard.....
« Tant que Rolant entre lui et Bernard
« A l'acord fere vos conduit à Monmard,
« Puis fu mon plege e lui e Durindard.
« Quand il s'en veit, je perd mon estendard :
« Aler m'en voil, le partir m'est trop tard,
« A Roxoilon o li carboncles ard..... » (Fol. 218 v°.)

Olivier prend ensuite la parole, et explique longuement toute la conduite de Roland. Il termine en demandant à Charles son congé pour se rendre d'abord à Vienne, et aller ensuite à la recherche de son *compain;* cette fin de son discours est fort belle :

« De vostre part se convient reclamer
« A voix cridant, emperor chevalier!
« Se il a bien fait, est ce donc li loer

« Qe vos l'aves ferus au retorner?
« Se il vos ennoie de Paiens gerroier,
« Por quoi nos feistes de France desevrer?
« Mout m'aveis feite hois la joie torbler;
« Quant il s'en veit, mon seignor e mon frer,
« Aler m'en voil, le congié vos requer :
« Droit à Viene m'en alerai primer
« A dam Gerard et bel Aude au vis cler
« Ces doloroses noveles anuncier.
« Vestirai moi à guise de palmer,
« Tant q'irerai e paserai la mer;
« O je morai en voie o en senter
« O troverai cil q'est mon esper! »
Lor comença si fort à larmoier
Q'il en a feit plus de dou cent plorer. (Fol. 219 r° et v°.)

Hestous de Langres veut partir aussi, et, à son retour en France, il brûlera, dit-il, tout le pays du roi. C'est ainsi que tous les pairs accablent l'empereur; un seul baron se lève pour le défendre, et il y fallait quelque courage; c'est Salomon : il plaide pour Charlemagne, il rappelle les exploits de sa jeunesse, ses victoires glorieuses en Espagne : « Lors n'i estoit Rollant. » Puis il en vient au fait qu'on reproche à l'empereur.

« S'il a feru son nies, de qoi s'entremet on?.....
« Anceis amenderomes au miels qe nos poron,
« Qe mantendrons la guere à force et à bandon
« E mostroremes bien au roi Marsilion
« Quant Rolant ne fust neç ne venus en le mon,
« Ne li voilon laiser dou nostre un esperon.
« Je vos pri dou bien fer, à ma conclusion. » (Fol. 220 r° et v°.)

Ce beau discours entraîne toute l'assemblée, et les onze pairs se jettent aux genoux de l'empereur. Charles leur pardonne et témoigne de son repentir. Il envoie de toutes parts, aux environs, des gens pour découvrir son neveu. Mais les Sarrasins font une sortie qui rend impossibles ces recherches (fol. 221, r° et v°); le poëte a pris ce moyen assez ingénieux pour laisser Roland courir à ses aventures. Ici même commence le récit de ces curieuses aventures.

Roland chevauche *par mi la desertine*, où il rencontre des bêtes fauves. — Longue description d'une fontaine d'*ourre sara-*

cine, que le duc aperçoit sur son chemin. — Roland cependant se prend à considérer qu'il est seul, et il pleure :

« Roland, or estes sol en gaudine selvaine
« Qe soliés avoir en le vostre demaine
« Vint mil chevalier por la glesie Romaine ! » (Fol. 223 v°.)

Il finit par se résoudre à passer la mer, et le poëte, à ce propos, nous avertit que son héros connaît et parle fort bien *le langage de Persie, l'africain, le greçois, la hermine et la suraine*. On voit par là que Roland était le Mezzofanti de son époque.

Cependant il s'endort, et dans son sommeil il a un beau rêve :

En avision i vient q'el estoit en son tré,
Olivier, son cher dru, à son destre costé
Et plus de .C. entor de s[es] meilor privé.
Si rampoignoit Hestos cum il estoit usé
Dont mout s'en risoient environ le berné.....
Et quand aparut l'aube, chéu sunt li rosée,
Par desot son aubers s'est le duc refroidé :
Le douç ensoigne part q'eveiland l'a laisé. (Fol. 224 r°.)

Roland se remet en route et arrive sur le bord de la mer. Il aperçoit un *dromont* de païens qui est près de la côte. Deux mécréants en sortent, qui vont prendre à terre leur repas. — Le neveu de Charles, *qui estoit appris de mant latin*, leur dit, *en sarazinois*, « qu'il est un Sarrasin d'Espagne, et qu'il les prie de le recevoir dans leur *dromont*. » Pour toute réponse, les deux païens se jettent sur lui ; il les tue tous deux, mais il se reproche ensuite cette double mort, parce que ses ennemis étaient sans armes :

Et puis a dit : « Rolant or es vengeé !
« Ei ! chetifs home e plain de crualté,
« Con ais inci ton mautalant monstré !
« Mais si, cum tu eis, garnis fusent esté,
« Tu nes auroies solemant regardé. » (Fol. 225.)

Mais l'*estormant du dromont* descend à terre, et apprend à Roland que ceux qu'il a tués étaient deux scélérats, *deux glotons* qui le voulaient tuer lui-même. Plein de reconnaissance pour son libérateur, il lui offre son dromont : « De quelle cité êtes-vous ? » lui demande Roland.— « De Belesters sur l'Euphrate,

et je m'appelle Baudor. Mais voici le beau temps : partons. » (Fol. 226 r°, 228 r°.)

Roland descend dans le dromont; l'*estormant*

> Desor li dos batiaus fait bastir un soler
> Tant com li bon cival poit à leisir ester.....

Et au moyen de cordes et d'*engins*, ils parviennent à mettre le cheval dans la nef : on part ; l'*estormant* offre de grandes richesses au chevalier : « Je n'ai qu'une fille, » dit-il, « la voulez-vous pour femme?

> « Mout par est belle; s'en vie la trovon,
> « Bier, preneç la par tiel devision
> « Que s'il engendres e syr de ma maixon
> « Vuel que soiés après ma finixon. »
> Rolant le prend riand por le menton :
> « Sire, dit il, deman nos parleron;
> « A mon pooir conplirai vostre bon..... » (Fol. 228 v°.)

La nuit vient. Roland, avant de s'endormir, fait une longue et belle prière, où (comme toujours dans les chansons de geste) il repasse toute l'histoire de la religion, depuis Adam, pour en arriver à ses propres malheurs. Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ici que la fin de ce remarquable morceau :

> « Aies pité dou roi que jà me fist morir,
> « De Oliver et des autres que vos sunt à servir
> « Que Païn non lor poise vergonder ni onir :
> « Et cest çamin me faites en tal gise fornir
> « Qe mielz me soit à l'arme per le vos loi enplir
> « Et onor n'ait saint glise qe devons mantenir ! »
> Larmoiant s'est seigné, pué est alé gesir. (Fol. 229 r°.)

Le temps est magnifique, la nef est rapidement emportée vers l'Orient. Roland ne peut s'empêcher de se tourner encore du côté de l'Espagne :

> Menbre lui d'Olivier et de le roi Karlemaine :
> Un sangloz de plurer li vint, qe nel refraigne. (Fol. 229 v°.)

« Voulez-vous, » lui dit Baudor pour le consoler, « que je vous chante l'histoire de Charlemagne et de Galienne ?

> « Voles oir çanter li vers de Galianne

« Com elle donnoia Karles au primeraine[1] ?
« Mes sergant zantent plus clere doz qe seraine. » (Fol. 230 r°.)

Cependant la nef avance toujours :

Vait s'an la nef, char moult est bons oraje.
Mais cant vos di qe plus contre corage
Non s'an pera Eneas de Cartahihge,
Chant ailla quere la grant sibille saige
Come Rolant soi, mis en cels huyage,
Remenbrant lui qu'en la tere sauvaige
Laisoit son o[n]cle et le amoros berhahyge.
Nil jors, ni noit non faloit ceste image. (Fol. 230 r°.)

Enfin ils arrivent en Syrie, près d'un grand lac traversé par le Jourdain. Roland aperçoit une cité plus *belle que Paris et Rome.*

Celle citez dont le murs reblanchys
Coment ac nom et qui hen estoit sensis
Ne doit pas estre cil qui latint m'en dis..... (Fol. 230 v°.)

C'est la Mecque, ajoute notre auteur, c'est la ville où est le tombeau de Mahom. Roland se sent pris à cette vue d'une forte ardeur d'aventures, et il veut débarquer. Il débarque, il fait ses adieux à l'estormant, et, au milieu de la surprise générale des païens, il va droit à la tente royale. Le fils du roi lui vient tenir l'étrier. (Fol. 232 r°.)

Ce roi de Persie a une fille qu'il veut marier à un autre vieux roi, nommé Malqidant, et dont la personne est, paraît-il, aussi peu gracieuse que le nom. La jeune fille refuse ; son père s'indigne, mais Malqidant surtout est furieux. Le malheur veut qu'il soit très-puissant et *cousin du Vieux de la Montagne.* « Fais brûler ta fille si elle me refuse pour époux, » écrit-il au roi de Persie, avec un abandon tout mahométan. Et le malheureux père est dans les transes : il craint pour sa fille, il craint pour son royaume, et cherche des accommodements. Quand Roland arrive, le roi tient conseil ; il propose au fier Pelias, neveu et envoyé de Malqidant, de donner à ce terrible prétendant, au lieu de sa fille, quatre de ses plus fortes cités. « Accep-

1. Voy. sur l'enfance de Charlemagne et ses amours avec Galienne, le premier livre de Girard d'Amiens, où se trouvent heureusement groupées toutes les légendes sur les vingt premières années du fils de Pépin.

tez, » dit-il, « et parlons en Espagne, où il est temps de s'opposer aux progrès de Charles :

« Mout par est lous Carles, s'il nos atant ;
« Vengerons nos de son neveu Rolant
« Qi tant nos veit nostre loi demenant..... (Fol. 235 r°.)

Le piquant est que Roland est assis à côté du roi, quand ce dernier adresse ces paroles au *fier Pelias*. Le neveu de Charles ne sourcille pas : « Mon Dieu, dit-il, je puis mieux que personne vous donner des nouvelles d'Espagne ; j'en arrive. — Qui êtes-vous donc? — Je suis le fils d'un riche marchand sarrasin qui m'a laissé une grosse fortune ; je m'appelle *Liones, fil la fée*, et je viens à votre cour, seigneur, attiré par votre grande renommée. » On voit que, pour un chevalier, Roland ne mentait pas trop mal : c'est presque un Dorante.

« Mais, » ajoute-t-il, « puis-je savoir quelle question vous agitiez au moment de mon arrivée? Quel est ce Malqidant? » etc. Le fils du roi, Samson, explique toute l'affaire à Roland : « Personne » dit le jeune prince, « n'ose venir au secours de mon père. Malqidant est si puissant ! » Roland se lève alors, et demande la parole. (Fol. 235 v°, 238 r°.)

Son discours est bref mais énergique. L'exorde est loin d'en être insinuant :

« Savés por qoi sui en eist diz entré?
« Par vos barons qi tant sont esgare
« Quant por defandre vos droiz, se vos l'avé,
« Grant ne petit n'i a un mot soné !
« Mais pues qe sui par destin arivé,
« Dont je vos di qe je sui apreste
« De la bataile de bone volante,
« E proverai por vive vérité
« Que mariage qui se feit contre gre
« D'om ni de fame, revelle la loi Dé !
« N'en dirai plus, qar dit en ai asé. »
Atant se taist, mais n'est mie crolé,
De son estant tant ni quant remué. (Fol. 238 r° et v°.)

Le soudan refuse un tel dévouement : « Liones » dit-il, « n'est même pas mon hôte. » Mais sa fille, la belle Diones, y fait moins de difficultés et accepte Roland pour son avoué, dans un discours fort touchant, où, dit le poète,

Plorer a fait plus de quarante trois. (Fol. 239 v°.)

« Soit, dit enfin le soudan, que Liones se batte pour ma fille!

— « Sire, dist le dus, je n'ai nule paor :
« Le droiz avés dont je me taing meilor. »

Diones veut elle-même armer Roland, Diones qui, par son éclatante beauté,

Angle resanble qui desande de nue.

Roland se sent près de l'aimer, mais il se souvient de belle Aude :

Rolant la garde, trestout le sang li mue,
Non la voudroit le ber avoir véue;
Audain li manbre, tot le vis li tresue.

Et il monte à cheval. Diones lui donne, pour compléter son armure, un bouclier où il y a une image de Mahomet. Roland ne peut s'empêcher de sourire :

Garde l'image, s'an gita un bais ris;
Un mot à dit planemant en secris :
« Por quoi ci n'estes, Hestou, biaus dus ami,
« Aveque vos Oliver le marchis,
« E ne fusés conéus ne reqis?
« Car huei auroie un jor de Paradis! » (Fol. 244 r° et v°.)

Commencement du combat entre Roland et Pelias. La belle Diones, cependant, fait pour son défenseur une très-singulière prière, moitié musulmane, moitié chrétienne. « Au dernier jour, » dit-elle, « Jésus sera à la droite de Dieu, et Mahom à la gauche :

« Les Cristian e lehs Sauracins bon
« En Paraïs avec heus s'ean hiron..... » (Fol. 247 r°.)

Le combat dure longtemps. Les adversaires s'arrêtent pour se reposer quelques instants. C'est alors que Pelias demande à Roland son nom, et que Roland le lui dit réellement :

« Tu desiroies de Roullant à trover;
« Hoi l'as de près : pause de toi garder! » (Fol. 253 r°.)

Et il finit par l'abattre mort à ses pieds (fol. 254 r°). — Grandes réjouissances en l'honneur du vainqueur. Samson propose à son

père de donner en mariage à Roland sa sœur Diones, *belle plus que rose ne lis ;* mais le duc refuse : « Je ne suis pas, » dit-il, « d'assez noble famille.—Soyez alors le bailli de tout le pays de Persie, » répond le roi, et il l'investit de ces hautes fonctions. (Fol. 260 r°.) Diones cependant aime Roland, mais Roland ne peut aimer que *belle Aude*, et ne répond pas à l'amour de la jeune princesse. (Fol. 264 v°.) Il s'unit d'ailleurs, avec le jeune Samson, par les liens de la plus tendre amitié, et veut lui apprendre la chevalerie *ex professo :*

> Il aprant li chun il doit honorers et servir
> Li povres civaler et volantiers hoïr
> Et largement doner sens grant proiere dir :
> « Amis, ce dit Rolant, se tu vais esanplir
> « Chun is plus gentils home, gart toi de mentir,
> « Car ce est une teche que moult fait repentir, etc. » (F. 265 v°.)

Pendant ces leçons, on faisait contre Malqidant les plus terribles préparatifs. Roland avait ses idées à lui en matière de recrutement, et il les mit ici en exécution :

> Quant Rolant i trovoit un rices omes d'argant
> Que fust foibles de cors et trop viels.....
> Il non le voloit mie en son asenblemant ;
> Mais si li fait trover uns povre ome, desirant
> De cunquer honor d'armes, sa d'onor est puisant.
> ..... Cevaus et armes i fait donner tant
> Qu'il poit an l'ost venir bien honorablemant,
> Si que le rice el poubres disent : « Je m'en contant ! » (F. 267 r°.)

C'est presque une compagnie d'assurances militaires. Le poëte, du reste, détaille tous les actes de l'administration de Roland. (Fol. 268 r°.) Ces pages, assez obscures malheureusement [1], seraient précieuses à publier comme exprimant les idées politiques et administratives du moyen âge ; mais ce n'est pas ici leur place.

Après avoir vaincu le terrible Malqidant, et organisé toutes les administrations de la Perse, Roland termine enfin sa tâche

1. Il y a visiblement une lacune entre les feuillets 267 et 271. On ne peut que présumer la défaite de Malqidant, car on n'en trouve pas le récit dans le manuscrit. Cette lacune est fort regrettable, et vient sans doute d'une distraction du scribe, qui aura oublié de transcrire un certain nombre de couplets.

par la conversion générale de toute la maison du soudan. Le père de Diones lui-même est baptisé. (Fol. 270, 271.) Roland, que le mal du pays tourmente plus que jamais, lui demande alors son congé. Les barons veulent en vain le retenir et lui offrent en vain de le mettre à leur tête pour aller conquérir l'Orient tout entier, Babylone, Sidon, la Chaldée et l'Egypte :

« Barons, je m'en irai ou roi de Saint Denis. » (Fol. 272 r°.)

Mais il leur promet de revenir après l'expédition d'Espagne. — Il va jusqu'à Jérusalem, et y visite le Saint-Sépulchre :

Lor va baiser la piere, tendremant lermoia
De l'aigue de ses oil. . . . . (Fol. 273 r°.)

Après avoir également visité la maison de Caïphe et celle de Pilate, il revient une dernière fois près du soudan, lui fait tristement ses adieux et s'embarque pour l'Espagne. Il emmène avec lui un *bon convers* nommé *Aquilant*, le jeune Samson qui, à tout prix, a voulu le suivre, et le comte Hue qui avait été envoyé d'Espagne à sa recherche, et qui l'a trouvé enfin à la cour de Persie. (Fol. 275, r° et v°.)

Le temps d'abord est calme et la mer fort douce ; mais, tout à coup une tempête effroyable s'élève. Le *dromont* est ballotté pendant six jours par les flots furieux. Enfin on aperçoit la côte, et les quatre naufragés se font descendre par l'*estormant* sur ce rivage inconnu. (Fol. 276-278.)

Ils marchent à l'aventure ; bientôt ils trouvent sur leur route le corps sanglant d'un homme récemment égorgé :

« Segnor, ce dit Rolaut, ne puis plus estre mu ;
« Ou cist coup furent fait par divine vertu
« Ou voiremant nos somes entre jaians venu. »

Voilà de ces aventures qui sentent furieusement la Table Ronde. Quoi qu'il en soit, Roland et ses compagnons rencontrent plusieurs autres cadavres également meurtris :

« Segnor, ce dit Rolant, n'en soien en hiror :
« Voiremant somes près de l'ost l'ampereor ;
« Ci mistrent crestien maint paien an tristor.
« Vés coup jà d'Oliver et do roi mon segnor,
« De Hestous, de Trepin, de Gerart le contor.
« Or chevauchons avant e nom le Saveor ·
« Ne doutés d'omes mors, car ce seroit follor ! » (F. 278 r° et v°.)

Roland se trompait. Ces coups n'avaient pas été portés par des Français. Il soupçonne encore de ce crime des *Sarrazins robeors* qu'il a le malheur, lui et ses compagnons, de rencontrer non-loin de là. Il les attaque; Samson, Hue et Aquilant le viennent soutenir. Aquilant est tué.

> Li angle en ont portée l'arme et li sant aobers.
> Quant Rolant l'a véu, tot devint paile et bers.....

Roland commence par venger Aquilant en tuant les *robeors*, puis il prononce l'éloge funèbre du *convers* :

> Li quens Hue s'entorne qi don bois s'en iusi :
> Rolant et Sanson trueve qe sor le converti
> Estoient descendus, regretant lor ami :
> « Vasal, tant mar i fustes, dist Rolant le ardi ;
> « Nus hom de meillor aire onqe de vos non vi.....
> « Mout grant duel ait de vos, qant si m'estes ravi.
> « Celui qi perdona Longins qant le feri
> « En l'orde des martires vos face encue merci! »
> Mout le regrete Hue et Samson autresi.....
> Unt une fose fete e si l'ont enfoï..... (Fol. 281 r°.)

Roland monte alors avec ses compagnons sur une haute montagne pour découvrir et reconnaître le pays. Il aperçoit de loin une petite chapelle et un ermitage et s'y dirige seul : l'ermite chantait complies, et fait de grandes difficultés pour recevoir le chevalier; mais il est averti par des signes célestes qu'il le peut recevoir sans crainte. (Fol. 281 v°, 284 r°.)

L'ermite raconte son histoire à Roland : « *Il y a plus de cent ans*, » dit-il, « j'ai tué mon père après l'avoir volé; j'ai tué ensuite ma mère et mon jeune frère. — Quoi! » s'écrie Roland, « seriez-vous ce Samson dont on a tant parlé à Rome? — Oui, mon fils, je le suis; j'ai été trouver l'*apostoile* à Saint-Pierre, et il m'a ordonné, comme pénitence, de rester jusqu'à ma mort dans le silence de cet ermitage. » Le ciel, du reste, prend soin de l'y nourrir; c'est ce vieux solitaire qui, avec une épée fournie par Dieu et trouvée miraculeusement sur l'autel, a poursuivi des brigands qui l'avaient assailli; c'est lui qui a frappé de si grands coups ces scélérats dont Roland et ses compagnons ont trouvé les cadavres non loin du rivage. (Fol. 284 v°, 286 v°.)

Ici le poëte, par une heureuse imagination, rentre habilement

dans l'ancienne légende de Roland, et prépare la catastrophe de Roncevaux. Roland, en effet, demande à l'ermite de s'informer au ciel combien il lui reste encore de temps à vivre. Le solitaire prie à cette intention. (Fol. 255 r°, 288 v°.) Bientôt il reçoit la réponse du ciel ; un ange lui apparaît : « Roland, » lui dit l'envoyé céleste, « est un parfait chevalier ; sept ans se passeront pour lui en Espagne, mais il ne doit jamais revoir la France :

« Traïs ert en Espagne où coroner se croit.....
« En male hore nasqui cil qi le traïra !..... »

« Quant à toi, » dit l'ange à l'ermite, « c'est cette nuit même que tu mourras, et tu ne reverras plus le soleil. »

Le heremite quant l'oï, li sang le remua,
De la por qu'il oït tot li cors li trembla.
Ne fu pas merevelle, char la mort redota ;
Le angle le confort e dit : « Ne dotez jà,
« Car, au pont dou transir, devant toi ne vindra
« Nus angle fors qe bon, qe l'arme recevra.
« Je ne t'en veill plus dir. » A cist mot s'en alla ;
Le heremite dousemant Damedis mercia. (Fol. 289 v°.)

L'ermite va trouver Roland, et lui rapporte fidèlement toutes les paroles de l'ange.

« En le servise Deu come martre morais.....
« Por aler tost en gloire o il n'a nul mefais ! »

D'abord Roland est tout effrayé d'apprendre qu'il n'a plus que sept ans à vivre :

De la paor q'il eit le sang li enfroïe,
La color li mua, la fas' en paloïe.....

Mais bientôt :

Un penser valoreus e plain de vigorie
I monta tel ou cors qe par pue q'il n'escrie :
« Or voie tote oucir la pute gent ahie !
« Or voi destrir Espagne e la grant Aumarie,
« E Sibilie, e Granate, Moroch et Barbarie !
« Se je tant vivre doi, se Deu me benéie,
« Jà n'aura grant respois cels q'à Deu ne sorplie ! »

Quant oit ce dit le duch cun une chiere pie,
Se veit angenoiller sor l'erbete florie ;
De ce qe Deu li otroie dousemant l'en mercie.
La reponse qi fist à Gabr[i]el Marie
Fist le duch à le heremite e dit cun chiere pie :
« Ecce servus Dominus (*sic*) ; si com tui ploie, si sie ! » (290 r° et v°.)

L'ermite, cependant, est plus à plaindre que Roland, car c'est pendant la nuit qu'il doit mourir. Il passe toute cette nuit en prières, et Roland lui donne le pain consacré. L'ermite meurt, les anges viennent enlever son âme; une voix céleste se fait entendre et commande au chevalier d'ensevelir le corps de son hôte : « Va ensuite rejoindre tes compagnons, » ajoute la voix; « ce soir même tu verras l'ost de France. (Fol. 291 r° et v°.)

Roland rejoint, en effet, le comte Huc et Samson, qui ne s'étaient pas aperçus de son absence, parce qu'un ange avait pris les traits du neveu de Charles et était demeuré avec eux. Ils se remettent en marche, entrent enfin *dans le chemin de Saint-Jacques*, et aperçoivent le camp de l'empereur. (Fol. 293 v°.)

C'est un chevalier breton, nommé Rainier, qui le premier reconnaît Roland. Il court sur-le-champ annoncer à Charlemagne l'heureuse nouvelle de ce retour. Au moment où il arrive dans la tente impériale, les pairs et les barons demandent tous leur congé à Charles.

L'uns barons après l'autre vont le congié querir,
L'emperer ne le seit ne doter, ne tolir.
Lor reclama Rolant cum un agu sospir :
« Dous fuiz, se tu es mort, car me vient aoueir
« E se tu is vivant, vin ma plagie garir..... » (Fol. 295 r°.)

« Roland ! voilà Roland ! » s'écrie alors le chevalier Rainier. — « Est-ce possible ? » demandent tous les barons. — « Non, je ne puis y croire, » dit Charlemagne. — Roland cependant se hâte d'arriver près de son oncle :

Aler lui senble un anz, anz che l'atagne. (Fol. 297 v°.)

Mais rien n'a pu retenir Olivier. Il s'élance, il voit de loin son ami, il tombe dans ses bras :

..... Le duc la color mue;
Tan fu à ceseus la joie grant crêne

Qu'el tenoient leur chiere basse e muc.....
L'uns guarde l'autre con oilz sans debatue ;
Asis furent par desus l'erbe drue,
Mais à Oliver fu l'aigue revenue..... (Fol. 298 r°.)

Joie universelle des Français qui se pressent autour de Roland,

Disant à un cri plus de mil à un ton :
« *Cantate Domino canticum* novon,
« Que nos ramaine la nostre garison,
« Le douç, le onble, le per de pobres hon.
« Veeç la conquisse de tuit ceste regnon,
« Mort est Marsille..... etc. »

Charlemagne arrive enfin :

..... Rolant encontre son oncle voit,
Tost che le roi descender lui voloit.
Le duc l'enbrace la janble e le piez droit.
Le roi desend del cival là o il seoit ;
De pietié e joie le cor oit si destoit
Qu'en celui pont, per tot l'or che soit,
Non poüst mie ver lui parler un moit..... (Fol. 302 r°.)

Quand la première émotion est passée, Roland présente le jeune Samson à Charlemagne, et le lui recommande. Il vient précisément de mourir un des douze pairs, Samson de Bourgogne, mais

« Se Samson est perdu, Samson est reverti, »

dit l'empereur en plaisantant; et il ordonne de compter désormais au nombre des pairs le fils du roi de Persie, converti par Roland. (Fol. 303.)

Fêtes au camp ; le neveu de l'empereur reçoit partout l'accueil le plus enthousiaste, et Ganelon lui-même :

Ganelon de Maiance li fist gient recéue.

Ici se termine le poëme :

Et comme Nicolais à rimer l'a complue
De l'entrée de Spagne qui tant ert escondue
Por ce ch'elle n'estoit par rime componue.

Da cist pont en avant out il la provéue
Pour rime, cum celui q'en latin l'a léue.
Our cantons de l'estoire qe doit estre entendue
Da cascun q'en bonté ha sa vie disponue.

C'est le premier vers d'un second poëme de notre auteur, et ce poëme est sans doute *la Prise de Pampelune*. Mais le poëte nous a avertis qu'il avait également rimé la trahison de Ganelon; après la *Prise de Pampelune* se devait donc trouver aussi la *chanson de Roncevaux*. Ainsi Nicolas le Padouan avait, sinon *trouvé*, au moins compilé en vers français une notable partie de la Rolandéide.

III.

Tel est ce roman dont nous laissons volontiers à nos lecteurs le soin délicat d'apprécier tout l'intérêt et tout le mérite. Nous n'aurons donc pas à faire voir que les faits nouveaux qu'il renferme pourront, malgré leur invention récente, remplir une des lacunes les plus importantes de la légende de Roland. Nous n'aurons pas à montrer que si l'auteur manque d'originalité et de concision, s'il est diffus, s'il semble se donner pour tâche d'allonger tout ce qui est susceptible de l'être, s'il *trouve* trop facilement, s'il copie en délayant, il possède à côté de ces graves défauts presque toutes les qualités des anciens trouvères; que les mots sublimes abondent dans son œuvre, et en particulier sur les lèvres de Roland; que ses descriptions sont souvent agréables et les discours de ses héros véritablement éloquents; qu'il a su enfin conserver à chacun de ses personnages son caractère traditionnel; que Charlemagne y est toujours vêtu de cette majesté un peu niaise que nous lui connaissons; que Roland y est cet Achille chrétien qui n'a que le tort de se retirer trop souvent sous sa tente; qu'Olivier y a toujours cette pure et suave figure que ne viennent pas troubler les emportements de Roland; qu'il y est l'ami par excellence, le Pylade des romans chevaleresques; qu'Hestons y est aussi ce mauvais plaisant courageux et dévoué déjà peint tant de fois, et qu'enfin l'auteur a su dans le personnage du jeune Isoré prêter généreusement, comme l'auteur d'*Agolant* le fit pour Yaumont, une grâce singulière et une singulière vertu

à quelques-uns de ces païens tant détestés. Nous n'insisterons pas non plus sur l'importance philologique d'un tel ouvrage. Les neuf cents vers que nous avons cités suffiront pour prouver à nos lecteurs qu'il n'est peut-être pas d'exemple plus curieux de la langue française altérée par un italien. On croira entendre parler notre langue à un Padouan du quatorzième siècle, on le saisira à tout instant en flagrant délit d'italianisme, on notera cependant ces heureuses fautes, on lira curieusement ou plutôt on *écoutera* notre auteur quand il introduit les flexions italiennes dans un mot français, quand il laisse dans sa manière d'écrire notre roman les traces vivantes de sa prononciation toute italienne; on verra enfin, dans ce combat de deux langues sous la même plume, les caractères saillants de ces deux langues éclater tour à tour et se disputer, pour ainsi dire, chaque vers, chaque mot, chaque syllabe. Y a-t-il donc en philologie une étude plus attachante, plus utile, plus féconde?

Nous terminerons par une dernière observation, ou plutôt nous reviendrons, à la fin de cet article, sur une remarque que nous avons dû faire en commençant. L'*Entrée en Espagne* est un poëme *écrit en français par un italien;* et ce poëme, encore une fois, n'est pas le seul de son espèce; un certain nombre d'auteurs italiens se faisaient gloire d'écrire en notre langue. Nous prenons acte de ces faits, et nous y avons quelque intérêt. En effet, comme nous étions dernièrement à Florence, nous avons lu avec surprise ces lignes imprimées dans un des journaux les plus populaires de la Toscane : « Que ces *présomptueux* des bords de la Seine se rappellent que si jamais ils ont produit quelques œuvres vraiment belles, c'est à l'Italie qu'ils le doivent. » Tous les jours encore, il se trouve des Italiens pour répéter ces vanteries. Est-ce donc à l'Italie que nous devons *notre* art gothique dont elle ne peut nous offrir, sauf quelques exceptions, que de déplorables pastiches? N'a-t-on pas, même pour le seizième siècle, exagéré l'influence des artistes italiens sur les nôtres, et les sculpteurs français de cette époque n'ont-ils pas, par exemple, été non-seulement plus remarquables, mais encore plus originaux que nos Français même ne veulent bien le dire? Enfin, pour en revenir à l'objet qui nous occupe spécialement, n'est-ce pas l'Italie qui nous doit les origines mêmes de sa littérature? Oui, au douzième siècle comme aujourd'hui, c'est de la France que venait la lumière. Oui, l'Italie nous a pris nos sujets, elle nous a

pris la forme même sous laquelle nous les traitions, elle nous a pris notre langue pour les traiter. Si quelqu'un refuse de nous croire, qu'il daigne jeter les yeux sur le portail de l'église cathédrale de Vérone, où brillent encore aujourd'hui les statues de Roland et d'Olivier. D'où vient que ces statues sont là? Elles sont là parce que nos romans y ont été avant elles; elles sont là parce que nos héros étaient ceux de toute l'Europe et de l'Italie en particulier; elles sont là parce que l'Italie a été tout heureuse d'accepter notre influence littéraire. Voilà en réalité ce que disent ces statues; voilà ce que dit aussi, ce que dit plus clairement encore le poëme de l'*Entrée en Espagne!*

LÉON GAUTIER.

AMERICA

879 4 41

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

FEB 11 L.L.
2007

UOAOU 3 1 2007

CE

a39003 002268034b

CE PQ 1459
.E75 1858
C00 ENTREE D'ESP L'ENTREE E
ACC# 1386624